



LES SANS-GLOIRE

Laure Gombault

 ***Souffles
littéraires***

SOUFFLES COURTS

Laure Gombault

Les sans-gloire

Trois récits de femmes dans la Grande Guerre



« Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut. »

Le dormeur du val, Arthur Rimbaud.

OceanofPDF.com

La Boiteuse

Les feuilles du grand chêne viennent mourir à mes pieds. L'hiver s'annonce précoce. Je ramasse les bûches en prévision de la flambée du soir et me réjouis par avance de tendre mon visage au-dessus des flammes. J'aime leur morsure, moins douloureuse que l'absence.

Même si, depuis son départ, certaines scènes se brouillent dans ma mémoire, je me souviens encore avec précision des dernières heures passées avec lui dans cette maison. Il s'appelle Pierre. Un matin d'août 1914, les gendarmes sont venus le chercher. Un vacarme, des cris, des bruits de bottes et de cliquetis de fusils. La porte a cédé sous la violence des coups. Ils nous ont tirés du lit, les cheveux en broussaille, nos chemises ouvertes sur nos peaux encore un peu rougies du feu de nos caresses.

Au terme de sa première permission, Pierre avait refusé de rejoindre sa garnison implantée dans le nord de la France. De fait, il était devenu déserteur. Cette fois-ci, c'est aux travaux forcés que la République l'a condamné.

On sait que la guerre finira un jour et que, dans les rues des villages de France, le vent balayera les derniers confettis, vestiges de journées d'allégresse. Que des bals et des repas de fête s'improviseront partout. Que nous aurons le cœur en joie après des années de privation, que les femmes troqueront leur blouse et leur fourche contre des robes taillées dans des draps colorés. Que les hommes, eux, perdront leurs regards vagues et qu'ils éprouveront le coupable soulagement d'avoir échappé aux honneurs militaires rendus devant une plaque commémorative.

Moi, j'enfilerai ma robe noire, celle que je porte chaque jour depuis qu'on m'a arraché Pierre. Personne ne m'attendra à la fête, mais je me

fondrai malgré tout dans la foule pour goûter un peu au bonheur de ces femmes encore sonnées par le retour des hommes. Malheureusement, elles seront plus nombreuses à pleurer leur perte ; et même celles qui les retrouveront ne les reconnaîtront pas. La fanfare, le vin et les drapeaux tricolores raviveront les cœurs endoloris. Seul le mien restera froid. On m'ignorera. Pire, quelques regards hostiles m'accuseront d'avoir aimé un lâche. Un soldat indigne, dont nul ne souhaitera jamais le retour.

Pourtant, il fut un temps où les paysannes d'ici rêvaient que cet instituteur fraîchement débarqué leur fasse l'honneur de demander une de leurs filles en mariage. Mais voilà, être étranger ne fut pas le seul crime de Pierre, l'autre fut de me choisir, moi, la fille unique de Martin. Et cela, personne ne le lui a jamais pardonné. Alors, on se dit que je l'ai bien mérité, ce fils perdu de la France. Dieu rend parfois sa justice ici-bas ; et ce n'est pas l'abbé qui les contredira. Même au plus fort de la guerre, alors qu'il ne restait pas un seul homme valide pour les travaux des champs et que les femmes quittaient fours et lavoirs pour cultiver la terre, mues par le même élan patriotique, je suis restée leur mouton noir, tout juste autorisée à sarcler l'herbe des mauvais prés. Quand l'angélus annonçait la fin de la journée de labeur, elles se dirigeaient vers la charrette du vieux Clément. Elles s'y hissaient prestement, riant devant les efforts qu'il me fallait fournir pour y grimper à mon tour, à cause de ma sale jambe. Parfois, dans ma manœuvre maladroite, mon jupon se soulevait, découvrant la hideuse boursouflure brune qui déformait et mon genou et ma cheville. Elles se moquaient de ma guibolle : « une bestiole écorchée », elles disaient. Aucune ne m'aurait tendu la main. Mais ce qui les rendait encore plus folles, c'était de me voir passer la pause déjeuner, adossée à une botte de foin, plongée dans la lecture. Grâce à Pierre, je sais lire et écrire comme personne au village. Malgré tout, après son départ, le maire a refusé de me confier la classe. Il a préféré demander au maître du village voisin d'accueillir les élèves de la commune, les obligeant à marcher dès l'aube sous la pluie, la neige, ou sous un soleil de plomb, à travers bois inhospitaliers et chemins caillouteux. J'en avais le cœur brisé, mais qu'aurais-je pu y faire ? C'est alors que j'ai rendu les faux et que j'ai décidé de m'initier aux gestes infirmiers enseignés par la comtesse de Malfort, dont une partie du château a été réquisitionnée pour y installer un hôpital de campagne.

Désormais, je soigne les corps et les cœurs mutilés des soldats revenus de ce front dont on reproche à mon homme d'avoir fui les tourments. Chaque fois que j'assiste à une amputation réalisée à l'aide d'une anesthésie de fortune, je rends grâce à Dieu que Pierre n'ait pas à subir de tels supplices. Mais que vit-il d'autre au-delà des mers, réduit à vivre dans un cachot, à casser les cailloux d'une terre de volcans ? Je serre alors les dents, et j'éponge ces fronts fiévreux, et je prie pour que ces hommes survivent à la colère de cette armée allemande qui ne cesse d'étendre son hégémonie.

Dans les moments où mes forces me trahissent, je pense à d'autres corps. Des corps non mutilés, les nôtres, celui de Pierre, le mien, au bord de la rivière ; nos deux corps offerts aux rayons du soleil. Là, au bord de l'eau, nous nous livrions à une autre bataille, qui s'éternisait jusqu'à ce que l'un de nous capitule en roulant sur le flanc. Il me semblait alors que le sang de ma mauvaise jambe papillonnait dans mes artères. Parfois, nous nous retenions, empruntés comme des gosses, mais, le plus souvent, nous convoquions notre fougue de guerriers. Au premier regard, je l'avais désiré, ce garçon au corps long et à la démarche assurée, dès qu'il avait franchi le seuil de l'école. Je l'avais voulu comme une évidence. Comme la feuille s'accroche à l'arbre ; les cailloux à la terre ; les bêtes à leurs mangeoires ; moi, je m'attacherai à Pierre. C'était ainsi. Pierre serait mien. Et c'est ce qu'il était advenu. Je travaillais à l'école, je nettoyais les classes et le réfectoire, et ça s'était fait ainsi. Un soir, après l'étude, j'avais demandé à Pierre de m'apprendre à lire. Ma volonté et ma joie de vivre avaient eu raison du reste. Avant la fin du printemps, Pierre était amoureux de moi. L'hiver suivant, nous remontions l'allée de l'église, moi avec mon bouquet de feuillages, lui avec, au fond de sa poche, deux alliances en or incrustées du même cœur. Aucune famille n'avait escorté cet homme venu de la capitale ; seules quelques âmes rustres du village et Martin, mon père, veuf depuis ma naissance, avaient suivi ma traîne jusqu'à l'autel. Le curé nous avait unis pour le meilleur et pour le pire, mais quand on s'aime, à vingt ans, le pire est invité à garder ses distances. Ce qu'il avait fait durant deux années. Deux années seulement. Deux années de bonheur, avant que François-Ferdinand d'Autriche ne se fasse assassiner lors d'une visite dans la ville de Sarajevo.

Ce matin, je ne me sens ni plus experte, ni plus vaillante que les autres jours, mais, avec le temps, j'ai installé une routine qui offre plus de confort aux malades. D'abord, distribuer le lait chaud avec un peu de cacao, puis faire ma tournée pour changer les pansements ; inviter les plus valides à aller à l'infirmierie si les plaies restent humides ; préparer les portions de ceux qui sont au régime pour dysenterie ou douleurs d'estomac. À midi, je me rends au réfectoire, au fond de la cour, là où une cuisinière improvisée compte sur moi pour surveiller la cuisson des œufs ou des bouillons, et, grâce à un feu de bois de fortune, je réussis parfois à griller quelques morceaux de lard apportés la veille par un boucher militaire. De jour en jour, le château se vide ; de nouveaux hôpitaux se déploient dans la Somme. Restent ici des convalescents qui seront bientôt sommés de retourner au front. Les combats se déplacent, et avec eux ces centaines de jeunes hommes suturés, dont les jambes encore valides promettent de futures avancées avant de finir en chair à canon. La plupart sont des enfants, contingent du premier rang, ces classes de 1914 sacrifiées à la grandeur de la nation. Certains, tard dans la nuit, veillent encore. Je les entends psalmodier leurs prières ; ces fichues prières que les curés de France, du haut de leurs chaires, les exhortent à réciter pour la paix de leur âme et celle de leur patrie. Ils osent prétendre, ces prélats, que le malheur qui accable cette jeunesse est une punition de Dieu ; le châtiment destiné aux athées qui pullulent ici-bas. Je ne les supporte plus, ces dévots en soutane invités de jour comme de nuit à distribuer les derniers sacrements. Toute cette bigoterie me révolte, et elles m'écoeurent, ces dames patronnesses qui cousent avec dévotion sur les chemises des blessés des Sacré-Cœur ou ces immondes images pieuses. Même Poincaré est dorénavant contraint d'assister officiellement à la messe. Ce retour au catholicisme m'effraye. Il est loin le temps où je me réfugiais dans la fraîcheur d'une nef, le temps où Pierre et moi, progressistes, mais respectueux des rites, nous nous étions résolus à remonter l'allée de la chapelle afin d'être unis devant Dieu et sous le regard de Jésus en croix. Nous n'avions pas eu le choix d'ailleurs. Il nous fallait exaucer le vœu de mon père, et surtout contenir les foudres du village.

Toute à mes pensées, je me rends à l'infirmerie afin de préparer les flacons pour les rhumatisants. Ensuite, je les frictionnerai, invitant la douceur dans mes mains malgré la sécheresse de mon cœur. Masser ces peaux muettes de douleur ravive en moi le souvenir des mains de Pierre caressant mon corps avec un appétit dévorant.

Une chose m'obsède en ce moment. Il y a quelques jours de cela, j'ai surpris, à la cantine, la conversation d'un médecin colonial revenu de Guyane, où il avait soigné les bagnards de Cayenne. Depuis, je rêve de lui poser la question qui me hante. Est-il possible qu'il y ait connu Pierre ? Il s'en souviendrait forcément : un homme d'un mètre quatre-vingt-dix, ce n'est pas banal. Hier, je me suis proposée d'accompagner le médecin dans sa tournée. Il semblait flatté. Il doit me prendre pour une de ces jeunes femmes avides de se frotter au prestige d'une blouse blanche, une de ces auxiliaires improvisées, la plupart citadines, friandes de nouveautés. La guerre est dure pour tout le monde, pour les soldats en première ligne, mais aussi pour tous ceux qui restent, attendent, organisent, travaillent, soignent ou enterrent... principalement des femmes. Bientôt, les cimetières seront pleins. Il paraît même qu'on raccourcit les cercueils pour pouvoir en enfouir davantage. Un frisson me parcourt quand j'imagine mon Pierre, si grand, réduit à une portion congrue au fond d'une boîte. Mes nuits sont traversées d'un cauchemar récurrent. Tout commence avec l'arrivée des gendarmes, qui me présentent une lettre, cette fameuse lettre que tout le monde redoute, et je suis convaincue à ce moment-là qu'en plus du chagrin je vais devoir subir l'opprobre des villageois et supporter leurs commentaires : « Pensez, il n'est même pas mort au combat ! » Et puis, on descend son cercueil de la charrette... Pierre, mon Pierre, impropre à rejoindre les sépultures des héros, tout juste bon pour la fosse commune.

Mais à ce jour, ni lettre ni cercueil n'ont fait de moi une veuve officielle. Alors, entendre parler du bain m'offre une lueur d'espoir. Et tout en massant ces pauvres bougres, je me repasse au mot près les explications données par le médecin militaire. Les condamnés sont classés en trois catégories. Les droits communs, les relégués ou multirécidivistes condamnés à perpétuité et les déportés ou condamnés politiques. Leur répartition est faite en différents camps, suivant la catégorie à laquelle ils appartiennent. Puis leur classement par profession, car le fonctionnement du

bagne repose essentiellement sur le travail des détenus. À part le travail de « fatigue », le pire de tous, on y trouve des cuisiniers, des boulangers, des jardiniers, des maçons, des menuisiers, des tailleurs, des infirmiers... tous les corps de métier sont représentés. Mais que peut bien faire Pierre là-bas ? Lui qui ne sait rien faire d'autre qu'enseigner. Lui dont les mains n'excellaient qu'à caresser mon corps ou les feuilles de vélin des cahiers d'écoliers. Le père avait tant de mal à lui faire retaper la grange ou fendre le bois pour l'hiver. « Un sacré bougre de mauviette, ton mari », me disait-il, avec son air bourru et ses yeux tendres. Il lui manque, à lui aussi, je le sais bien. Ces deux-là se taquinaient, mais l'un et l'autre se respectaient. Un pacte tacite les liait : me rendre heureuse.

OceanofPDF.com

Une fois la dernière botte de foin tombée des griffes de la fourche, je me couche dans le fourrage. Mes mains douloureuses sont couvertes d'ampoules. Je ne les sens plus d'ailleurs, pas plus que je ne sens le reste de mon corps. Ce corps que je ne parviens plus à aimer depuis que Pierre ne le touche plus. Je ne l'aime plus, au point de le malmener. Chaque jour, je m'oublie ainsi dans le labeur malgré les remontrances de mon père, témoin de mon épuisement. Il m'ordonne de rentrer, de cuire plutôt la soupe ou de tricoter des écharpes aux soldats. Comment peut-il me demander de m'occuper à nouveau des soldats ? Pour me punir de la désertion de Pierre ? Les soldats, j'ai encore leur odeur de charogne dans les narines, un parfum tenace, et je revois leurs tripes en lambeaux, comme celles qui dégouлинаient des mains de Gustave, le boucher de la place de Grève.

Mes nuits sont peuplées de corps mutilés et de cadavres ; rêves renforcés par les mauvaises nouvelles qui arrivent chaque jour au village.

Qui d'entre nous n'a pas pleuré un des siens ? *Eh bien, toi, me rétorquerait-on. Toi, la femme du traître, tu n'as aucun mort à pleurer.* Puisque, selon eux, Pierre se planque en prison, je peux m'estimer chanceuse. Ils doivent l'imaginer passant quotidiennement du linge propre ; interrompu dans ses parties de cartes pour de bons repas servis trois fois par jour. Ce qu'il devient ? Je n'en ai pas la moindre idée, aucune lettre ne m'est parvenue depuis onze mois, malgré le courrier quotidien que je lui adresse depuis que je sais dans quel camp il se trouve. Ces renseignements soutirés au médecin pour le compte d'une cousine imaginaire m'ont coûté ses soupirs dans mon cou, le poids de son ventre contre mon bassin. Voilà comment j'ai appris que Pierre a vu sa peine commuée en refus d'obéissance, et qu'il ne risque plus le peloton d'exécution. C'est une grande nouvelle. Si je continue d'être bien gentille avec le docteur, bientôt ses lettres me parviendront. Ça, c'est ce que j'espère. Mais le temps passe, et je désespère de voir venir le facteur.

Je ne me suis pas présentée au dispensaire depuis quinze jours. Mon père me croit atteinte de la maladie de ses vaches, qui meuglent faiblement, le

pis asséché à force de ne manger que du mauvais fourrage. Comprendrait-il, pauvre homme, que mes crampes me viennent de la honte ?

J'en viens à souhaiter que Pierre soit rapatrié en métropole et traduit par le gouvernement devant un tribunal militaire. La mer est comme une immense prison qui a englouti nos rêves. Depuis hier, je rêve de rejoindre l'île de Ré pour embarquer vers Cayenne. Je m'imagine dans la fragilité de l'aube, cachée à fond de cale, comme une aventurière, coincée entre des tonneaux de vin et des sacs de farine, survivant à la houle, nauséuse, mais de l'or plein les yeux.

Quand le soleil brûle les herbes et que, fourche en main, je ruisselle de sueur, il m'arrive d'imaginer que le vent insuffle au blé le mouvement des vagues, et sous mes yeux, alors, tout ce jaune se transforme en une immensité vert et bleu. Prise de tournis, je tangué, les jambes ployées, les mains agrippées à ma fourche. C'est alors que des papillons remplissent mes yeux et que m'apparaît le visage de Pierre souriant dans un rai de lumière. C'est à ce sourire que je m'accroche chaque fois que le médecin m'allonge sur la civière de l'infirmerie remise derrière un rideau, et qui, dès notre affaire terminée, accueillera un nouveau mort qu'on recouvrira d'un drap blanc avant de le rapatrier chez une femme ou une mère esseulée. Je suis seule moi aussi, mais d'une solitude qu'on tait, de celle qu'on enterre définitivement sans cérémonie ni pleurs. Je remets ma blouse blanche, j'arrange mes cheveux sous ma coiffe et je pars rejoindre mes sœurs de la Croix-Rouge. J'enfouis et ma peur et mon dégoût.

L'été prend fin, mais pas les combats, au nord. Là-bas, ce ne sont que marches dans les champs défoncés par le passage incessant des troupes, de l'artillerie, de la cavalerie et des fantassins. Et quand ce n'est pas la marche forcée, ce sont des mois terrés dans les tranchées. Les pauvres bougres dorment dans la glaise et se protègent des grêles d'obus comme ils peuvent. J'ai lu dans une revue que chaque cadavre coûte trois mille francs, peu importe qu'il soit frais ou à demi enseveli. Je comprends Pierre et sa haine viscérale de la guerre, car à coup sûr chaque mort se négociera en francs. C'est ainsi que se finissent toutes les guerres. Et malgré cela, la fierté du combat est présente dans le cœur de tous, du simple fermier au plus nanti,

de l'illettré au cerveau le plus instruit. Le docteur m'a dit que même les bagnards de Cayenne veulent s'enrôler. Cette nouvelle m'a crevé le cœur, elle laisse deviner qu'à côté des conditions du bagne, celles des tranchées peuvent sembler douces. Et je pleure pour mon Pierre. Alors, soigner est ce que j'ai de mieux à faire dans cette attente insupportable. La guerre finie, sans doute le rapatrieront-ils. Et même à penser que sa peine se prolonge, j'espère pouvoir le visiter, où qu'il soit dans une de nos geôles. Plus les mois passent et plus l'espoir de le revoir s'amenuise. Je le sais bien à présent, les conditions de vie au bagne se traduisent par un taux de mortalité inégalé. Le bagne est pire que tout. Et Pierre est si fragile. Comment peut-on être rebelle et si doux ? Un tempérament de feu dans des mains de velours. J'ai tant besoin de retrouver la douceur de ses mains sur mon ventre et sur mon visage. Malgré le dégoût de mon corps que me provoquent les étreintes du docteur, il m'arrive encore de rêver à nos lents effeuillages ou à nos ardeurs cannibales.

Je m'accroche aux souvenirs de ces plaisirs si futiles en ces temps si durs, mais la vie se niche dans la chair vive, et je veux vivre et me souvenir du corps de Pierre, sentir à nouveau nos souffles confondus, ranimer notre désir et panser nos blessures après toutes ces années de sacrifices. Je me console de mes peines avec la pensée qu'il m'a été donné d'être sienne. Pierre aurait très bien pu ne jamais venir se perdre dans notre village. Il aurait pu être affecté ailleurs par l'Instruction Publique. Mais voilà, c'est ici qu'il était venu, et il s'était échoué dans mes bras brûlants de le tenir plaqué contre mon ventre de peur qu'il ne s'échappe en réalisant que s'unir à moi revenait à aliéner sa liberté pour une jeune femme inculte et sans expérience. Car avant Pierre, il faut bien le dire, je ne connaissais pas grand-chose de la vie, et surtout rien de la *chose*. C'est lui qui m'a tout appris. Il m'a possédée tout entière, m'a initiée aux plaisirs de la chair. D'où lui venait cette science de mon corps ? Il connaissait de moi tout ce que j'ignorais moi-même. Il avait sorti de leur torpeur les zones les plus anodines ; il avait su magnifier mes défauts, jusqu'à cette jambe qui me fait claudiquer depuis l'enfance. Cette jambe qui était l'assurance de finir vieille fille avait capitulé devant le plus bel homme du canton. Elle n'avait rien pu empêcher. Ses mains et sa langue faisaient vibrer chaque centimètre carré de ma peau, et je m'abandonnais avec extase à ses caresses expertes. Je

n'aurais jamais imaginé qu'un anus puisse procurer une pareille jouissance ni qu'un orgasme déchire un ventre au point de se vider d'urine. L'obsession que j'avais de Pierre et de son sexe me déconcentrait au point que j'en avais perdu jusqu'à l'habileté à traire les vaches ou à manier la faux. J'étais totalement sous son emprise. J'avais besoin de lui pour calmer mon corps en fusion ; mon envie de lui ne connaissait plus de trêve ; je quémandais son sexe, je le suppliais à tout instant de se soustraire à ses obligations pour éteindre le feu qui me consumait. Il me saisissait alors par la taille, m'allongeait sur la paille. Mais, très vite, c'est moi qui le renversais pour venir m'asseoir sur son ventre. Je me cambrais avec tant de fureur que mes seins s'arrachaient à mon corsage. Il les attrapait, les pétrissait dans ses doigts mouillés de salive, alors que j'ondulais de plaisir, empalée sur sa verge ; le mont de Vénus déjà secoué de spasmes humides. Même aujourd'hui, alors qu'il ne m'a plus touchée depuis de longs mois, il revient dans mes rêves, et je sens mes reins se raidir sous le poids de ses hanches, mes lèvres aspirées par les siennes, ma vulve se gonfler de sang. Il m'arrive de me demander si c'est bien Pierre qui me manque, ou seulement ses mains, son sexe et sa langue. Je donnerais tout pour que ses doigts viennent encore se glisser dans mes replis les plus intimes et m'arracher ce cri. Ce cri de bête, souillée de la honte d'avoir joui, qu'avec toute l'énergie du désespoir j'ai cherché mille fois à convoquer moi-même, en vain. Je donnerais tout pour revivre cette extase, cette jouissance interdite.

Aujourd'hui, un chirurgien militaire est venu inspecter notre dispensaire, suivi de sa cohorte de petits médecins. Ils marchent en rang, et aucun ne brise cette esthétique de parade. Le plus gradé projette les statistiques des prochains départs pour le front. Il se méfie des faux malades, voire de ceux qui se sont mutilés pour éviter la première ligne. Son regard soupçonneux balaye les lits et aucune compassion ne se lit sur son visage. Il annonce qu'il n'y a plus que deux jours de tranchées par semaine, dont un en front de bataille à cinquante mètres des Boches, et qu'ils peuvent s'estimer heureux. Il parle de la grande offensive générale. Et ces hommes muets, peuvent-ils imaginer autre chose que leur cadavre venant gonfler ces funestes statistiques ? Mais ce médecin ignore ou feint d'ignorer que les soldats ont perdu le sens du devoir héroïque, qu'ils n'adhèrent plus à l'école de vertu civique, dans les camps noyés dans le chaos. Les officiers et autres médaillés ne s'y trompent pas, la majorité des hommes rêve d'échapper à son funeste destin en envisageant tous les moyens possibles pour se faire évacuer : recettes pour attraper la fièvre, simulation d'enflures rhumatisantes ou provocation de plaies gangreneuses. Seuls les discours officiels relayés par les journaux encensent l'entrain valeureux qui anime les troupes. Je vois bien que le docteur est ennuyé. La plupart de ses patients font traîner leur convalescence, et sa responsabilité s'en trouve engagée. En passant devant la pièce qui lui sert de bureau, je le vois se faire réprimander par son supérieur et la petite bande obséquieuse. Alors, d'un coup, l'orgueil démesuré de cet homme m'offre la perspective d'un espoir. De toute évidence, il redoute un déclassement. Les grandes lignes d'un plan commencent à se dessiner : je pense avoir les moyens de sortir cet homme de sa mauvaise passe tout en œuvrant à ma propre cause. Pour réussir, je dois apprendre à tirer profit de son amour immodéré pour les honneurs. Faire en sorte qu'il bénéficie d'une promotion plutôt qu'il subisse les foudres de sa hiérarchie. Je l'entends souvent appeler de ses vœux un retour aux colonies où les maladies pullulent, rendant les conditions de travail de l'administration sur place et des indigènes quasi impossibles. Il pourrait s'y illustrer en apportant des soins plus appropriés aux autochtones ; la production agricole en serait automatiquement améliorée. Quel beau service

serait rendu à la nation ! Ou alors, il pourrait soigner les bagnards, forces vives non négligeables par temps de guerre. Cet homme assoiffé de reconnaissance m'apparaît de plus en plus comme le levier de mon plan pour rejoindre Pierre. C'est sur son arrivisme que je dois m'appuyer, car, de toute évidence, son humanisme ne l'étouffe pas. Depuis des mois que je l'accompagne comme auxiliaire principale, je ne l'ai pas vu une seule fois se réjouir d'une guérison. J'en arrive même à imaginer qu'il prend plaisir à exercer un pouvoir de vie et de mort sur ces pauvres soldats blessés. Souvent, je dois revoir ses dosages, pallier ses diagnostics à la louche et sa facilité à négliger les produits anesthésiants. Malgré ce qu'il m'inspire, je dois le flatter, aller dans le sens de ses ambitions et surtout trouver le moyen d'entrer dans ses bonnes grâces, au point qu'il ne puisse rien me refuser. Je dois devenir assez proche de lui pour le convaincre de retourner en Guyane... et de m'y emmener en qualité d'infirmière et auxiliaire.

Pierre pourrait-il m'imaginer endossant le costume de manipulatrice ? Moi-même, j'ai du mal parfois. Pourtant, c'est bien le cas : je me donne à ce docteur pour mieux accomplir mes plans. Chaque fois qu'il me pénètre, ce sont les yeux de Pierre que je vois ; ses yeux bleus comme une mer qui s'ouvre pour me mener à lui. Je ne sens plus alors mon corps malmené sous les assauts de cette brute, non, dans ces moments, je me vois arracher Pierre à ce cachot où il se morfond. L'espérance jaillit alors en moi en même temps que cette semence diabolique gicle dans mon ventre. Je m'accroche aux souvenirs de nos baignades d'été, de fin de moissons, nos doigts entrelacés sur le chemin du retour après l'école ; et moi, insouciant et joyeuse, attendant l'arrivée de la nuit qui me le ramenait sous nos draps. Voilà ce que sont mes rêves, et je supplie le destin de me rendre Pierre. Chaque jour, ces pensées me hantent, et surtout la nuit, dans le silence.

Je n'ai plus le temps pour inviter la morale et obéir à ces injonctions que sont la patrie, la famille, les honneurs d'une vie juste et travailleuse ; tout cela n'a plus aucun sens sans Pierre. Et cette guerre qui ne répand que la désolation autour de nous... Déjà, à peine née, il m'avait fallu vivre sans mère, avec un père qui avait pallié comme il avait pu son absence. Bourru, mais toujours tendre ; sévère, mais juste, avec ce qu'il fallait d'affection

pour me transmettre la force d'aimer. Et cet amour, c'est Pierre qui est venu me l'arracher du cœur en venant se perdre au village. Alors, c'est décidé : mon seul héritage, et ma bataille, est de le préserver, même si pour cela je dois traverser vents et marées, et risquer le naufrage.

Grâce à mes adroites manœuvres, la comtesse de Malfort a fini par admettre le docteur dans une de ses soirées mondaines afin de le présenter aux gens du monde, dont un colonel d'infanterie. Un service qu'elle ne pouvait me refuser. Notre famille lui a toujours été fidèle et, depuis des générations, elle nourrit les Malfort en cultivant leurs terres. Si bien que moi, la petite Jeanne, par mon esprit vif et ma frimousse de poupée, et malgré ma jambe folle, je suis devenue sa petite protégée. C'est ainsi que le docteur me raconte, non sans complaisance, sa première soirée au château. Il y a rencontré des gens délicieux ; l'intelligence et la grâce de son hôtesse, la comtesse de Malfort, l'ont ébloui. Mais son bavardage ne m'intéresse que lorsqu'il me relate sa conversation avec le lieutenant-colonel Fayard, du 130^e régiment d'infanterie. Une interminable description de batailles, menées de main de maître par le chef d'une troupe d'élite prestigieuse. Le lieutenant-colonel a pris plaisir à lui dépeindre avec emphase son talent de guerrier pris sous les feux de bombardements d'artillerie d'une violence inouïe. Attaqué sans répit par un ennemi résolu à percer le front, il a fait montre d'un acharnement héroïque à travers une brillante défense et de furieuses contre-attaques. Ainsi, il a maintenu les positions qu'il avait reçu l'ordre de conserver dans leur intégralité. J'imagine, à l'entendre, que mon docteur a su de son côté le flatter et marquer des points dans sa propre partie. Car je crois bien que mon poisson a mordu à l'hameçon. Harcelé par sa hiérarchie en raison de sa mauvaise gestion sanitaire, menacé de reclassement dans un hôpital de première ligne, il a bien compris que sa seule chance d'en sortir est d'entrer dans les bonnes grâces de ce lieutenant-colonel. Un simple mot de lui, et mon docteur pourra retourner se planquer en Guyane jusqu'à la fin de la guerre. Et en imaginant qu'il parvienne à y endiguer le choléra, il obtiendra même une solde et des galons en prime, car ce fléau, dit-on, secoue les escadrons indigènes réservistes. Grâce à ma collaboration active, le docteur commence à se laisser séduire par l'éventualité de ce repli ; d'autant que les combats meurtriers font rage au front et que l'héroïsme ne l'anime pas

outré mesure. Il ne me reste plus à présent qu'à convaincre la comtesse, ma protectrice, d'être attachée, par l'entremise de notre lieutenant-colonel, aux ordres de mon docteur que je tiens à accompagner en qualité d'infirmière. Je plaide ma cause, arguant que mes compétences acquises, associées à la fiabilité de ma collaboration, seront une aide précieuse pour les équipes sanitaires guyanaises si peu expérimentées.

Et ce que j'ai tant appelé de mes vœux se réalise enfin. Au bout de six mois d'attente anxieuse, après une formation militaire de base et l'examen médical de rigueur, j'embarque avec mon docteur, en juin, sur un des navires du port du Havre. Destination les bases militaires de Guyane pour une expédition de six mois.

Bientôt, je reverrai Pierre.

La première nuit est glaciale malgré l'été qui approche. Le bateau tangue. Je n'arrive pas à dormir. Je ne sais pas si c'est l'excitation ou la peur qui agite ma poitrine, une tachycardie doublée d'un bourdonnement d'oreilles. Avant mon départ au Havre, j'ai embrassé mon père. Ce départ l'a secoué, il a tout fait pour me retenir. Mais il connaît trop bien mon caractère buté, et au fond, je pense qu'il a compris. Il sait que j'entretiens le stupide espoir de retrouver Pierre. Lui, bien sûr, n'y croit pas un instant. D'ailleurs, comment lui donner tort ? Pierre n'est plus à sa position initiale. Il paraît que les prisonniers changent de cachots selon l'avancée de l'épidémie. Comment pourrais-je, parmi tous ces îlots, deviner dans lequel il est retenu prisonnier ? Peut-être est-ce une île si petite que ses barreaux sont l'horizon et la mer à perte de vue, et qu'il n'a pas été nécessaire de construire des murs pour ces bâtards de la République. Devrais-je solliciter tous les gradés de Guyane, je mènerai mon enquête. Je devrai toutefois me méfier du docteur ; éviter d'éveiller ses soupçons, rester à ma place et lui obéir. J'espère juste le convaincre d'explorer le plus de bases possibles ; l'encourager à se faire connaître de différents bataillons et colonies en poste, pour qu'il prenne une place importante, peut-être même devenir le médecin militaire le plus en vue de la région. Et j'attendrai un signe de Pierre. Il doit bien en aller là-bas comme partout ailleurs du bouche-à-oreille. Il finira par apprendre que je suis là ; mais si le docteur évente mon stratagème, fini, envolé mon bel espoir.

Je rumine ces pensées alors que l'aube éclate en couleurs chatoyantes. Je suis restée sur le pont toute la nuit. Déjà, il n'y a plus que la mer à portée de vue ; les côtes ont disparu en quelques heures. Ce voyage durera plusieurs semaines, et ce repos forcé n'est pas de bon augure : détendu, le docteur va m'entreprendre à loisir ; peut-être même plusieurs fois par jour. Et je n'ai qu'une seule hantise, tomber enceinte. Dès que je le peux, je me lave à grandes eaux. C'est idiot, je sais, ça ne changera rien à l'affaire, si cela doit arriver, cela arrivera. À cette pensée, la nausée me reprend. Elle ne me vient pas de la houle, mais de ce jeu de dupes qui dure maintenant depuis des mois, de ce que j'endure, de ce dégoût de moi qui m'envahit. Je voulais n'appartenir qu'à Pierre. Je m'étais juré que seules ses mains me toucheraient, et même si je suis un bout de bois mort sous celles du docteur, seul mon aveuglement pour retrouver Pierre me permet de ne pas flancher. Sans doute Pierre préférerait-il être mort plutôt que d'imaginer mon ventre livré à cette vermine. Car cet homme me rebute autant que Pierre attisait mon désir. Je retiens mes larmes devant sa brutalité et son désir manifeste de m'humilier en m'obligeant à prendre certaines postures. Au moment de sa jouissance, il me frappe, comme on frappe une chienne, et, quand il a fini d'éjaculer, il se reculotte aussitôt, sans un regard vers moi. Des pulsions de meurtre me traversent alors l'esprit. J'aimerais l'étriper, lui arracher les testicules avec mes dents ; le vider de son sang, comme on saigne le cochon. Mais ma force réside dans l'abandon de toute fierté, de toute convention, toute morale. Par moments, je me sens plus forte que tous les maux de la terre, les maladies, la misère, les deuils, les emprisonnements, les famines, toutes les bombes ennemies du monde, et je sens que mon cœur fait sauter à lui seul tous les barreaux qui emprisonnent Pierre. À l'inverse, dans les moments de doute, ma peur et mon dégoût retiennent seulement la médiocrité des hommes, celle du docteur, d'abord, et la mienne, la pire de toutes.

Alors, il ne me reste qu'à scruter l'horizon dans l'attente du jour de l'accostage, qui me verra fouler la terre de nos retrouvailles.

J'ai appris par le docteur que les prisonniers sont dispersés sur de nombreux îlots. Même sur l'île du Diable, qui avait accueilli le capitaine Dreyfus. Sans doute y mènerons-nous notre inspection, car la syphilis, la tuberculose, le paludisme et le choléra mettent à mal les condamnés aussi

bien que l'Administration en place. Et il faut ajouter à ces fléaux la malnutrition, qui attise tous les maux, condamnant les prisonniers à une espérance de vie qui excède rarement cinq ans. Je frissonne en entendant ces récits effroyables.

Malgré toutes les histoires plus inquiétantes les unes que les autres dont m'abreuve le docteur, je continue à croire que Pierre est encore sur place. Car il ne serait pas accusé de simple désertion. Un bruit m'a été rapporté juste avant mon départ par la comtesse, laquelle tenait l'information de son ami, le lieutenant-colonel Fayard. En compagnie de deux anciens camarades de son École normale, Pierre aurait tenté de saboter un quartier général du département de l'Aube, le 16 août 1914. Sur le coup, j'ai nié en bloc ; je me suis même insurgée contre une telle aberration. Ce n'est qu'un peu plus tard que je me suis souvenue que Pierre avait pris le train pour Paris, le week-end de l'Assomption, et cela au motif de régler la succession de sa grand-tante. Bien sûr, cela ne prouvait rien, mais, la mobilisation décrétée, j'avais bien remarqué que Pierre avait perdu sa bonne humeur ; contrairement à la plupart des hommes, il défendait la paix mordicus. Il cherchait des arguments : comment aurait-il pu laisser mon père gérer la ferme tout seul ? Il se rebiffait, s'énervait contre les villageois qui invoquaient la grandeur de la France, et rabâchait qu'il fallait se battre et mourir pour la patrie. Il faut bien dire que l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine était en travers de toutes les gorges. Et puis, on se disait que, de toute façon, cette guerre n'allait pas durer ; en quelques semaines, elle aurait été pliée ; les hommes auraient été de retour pour Noël. Tous ces discours dégoûtaient Pierre. Déjà qu'on ne l'aimait pas beaucoup au village, ses attitudes en firent une bête noire désormais, le maire lui refusait son salut. Moi-même, j'étais déçue par l'attitude de Pierre, je me refusais à croire à sa lâcheté.

Mais maintenant, avec ce que nous vivons, je rejette cette pensée aussi loin que porte mon regard à l'horizon, car la seule chose qui compte, c'est que nous nous retrouvions.

Voilà des jours et des nuits que la houle nous rend malades. Le docteur s'est arrangé pour m'avoir sous la main. À bord, nous partageons deux cabines communicantes. Je suis résolue à dormir sur le pont tant que le climat le permettra. Je ne supporte plus de donner mon corps à cet homme, comme on jette de la viande avariée à un chien. Son plaisir est de me faire accroupir devant lui et de me faire cambrer, alors qu'il sait parfaitement que ma jambe tordue n'est pas faite pour ça. Je crois que ça l'amuse de me voir me contorsionner comme un pantin désarticulé pendant qu'il me sodomise.

J'ai l'impression cependant que le commandant a décelé la nature de cet homme. Sa mission est de veiller à la sécurité de tous les passagers de son navire, à celle des femmes en priorité. À voir comment le médecin nous traite, ses mains baladeuses toujours après nos fesses, il a fini l'autre jour par le remettre à sa place. Le soir même, j'ai fait les frais de sa rage ; le lendemain, je boitais davantage. Je retiens la grandeur d'âme de ce commandant qui a pris l'habitude de discuter avec moi à l'occasion de ses rares pauses, quand il vient sur le pont, le temps de fumer une cigarette. Il me semble comprendre à travers sa sollicitude qu'il cherche à me redonner un peu de ma dignité perdue. J'évite, bien entendu, de m'étendre sur le cas du docteur et sur ses méfaits, je le questionne plutôt sur l'organisation à bord, le travail des matelots, leurs grades, la vie dangereuse des marins en ces temps troublés. C'est son bâtiment qui veillera à la sécurité des côtes et à celle de notre mission après que nous serons débarqués. Il aime par-dessus tout son bateau, laisser dériver son regard au large, lire les humeurs de l'eau, retenir les couleurs changeantes et les mouvements de la mer.

Cette nuit, deux soldats sont restés contre le bastingage à discuter et à boire du rhum. Ils étaient un peu ivres et me lançaient des regards du coin de l'œil, alors que j'étais sur mon transat, emmitouflée dans une couverture. Nous sommes peu de femmes sur ce bateau, et je crains qu'en plus du docteur, bientôt, ces messieurs ne nous abordent frontalement avec leurs haleines avinées. Seulement, je suis sous la protection du médecin en chef, et cela me donne des privilèges que d'autres n'ont pas. Pour l'heure, les deux marins expriment leurs regrets de ne pas rejoindre la Nouvelle-

Calédonie. Là-bas, au moins, ils pourraient reprendre les colonies allemandes, car notre destination est vouée à l'ennui. À part administrer quelques centaines de bagnards venus de tous horizons, les opérations militaires concernent peu ce territoire abandonné des dieux et des hommes. Bien sûr, quelques soldats guyanais, créoles pour l'essentiel, sont venus rejoindre le rang des indigènes sur le front, mais les autres se résument à une population d'individus sous-développés et malades qui attendent le ravitaillement apporté par notre navire. Peu à peu, leurs voix s'estompent, je n'entends plus que le roulement des vagues et les battements de mon cœur, alors que doucement le sommeil et les rêves me gagnent.

C'est le printemps. Dans les trous d'obus, la végétation ressuscite, offrant aux regards des vallées pigmentées de jaune, de rouge et de bleu à perte de vue. L'herbe est verte et tendre sous nos pieds nus. Des animaux s'abreuvent au loin, et des arbustes ont repoussé, laissant le vent rire dans leurs branches. Mes cheveux sont piquetés de marguerites et ma robe de coton laisse respirer mon corps. Pierre tient fermement ma taille et porte un canotier. Son torse se gonfle sous l'effort, nous marchons depuis l'aube. Quand enfin nous atteignons la rivière, sans un mot, nous retirons nos vêtements. Nous ne nous regardons pas. Nos yeux fixent les rigoles d'eau entre les pierres plates et nos corps s'impatientent à l'idée de se rafraîchir. Alors seulement, saisis par l'eau glacée, nous nous enlaçons longuement, tendrement, puis un premier mouvement de bras ouvre les hostilités sous le feu des éclaboussures. Maintenant, des rires timides puis de plus en plus sonores s'emparent de nos gorges. Bientôt, nos cris éclatent et nous chahutons, laissant répercuter l'écho de nos voix par chaque arbre, chaque nid, chaque bête venue s'abriter dans ce coin de paradis. Longtemps, cette faune se souviendra des hommes venus repeupler cette terre. La vie a repris ses droits dans cette partie de la vallée. Le linceul glisse à nos pieds, nous le saisissons et nous l'utilisons pour sécher nos corps, avant de le jeter haut dans le ciel et de le regarder s'envoler en traçant de blanches arabesques dans ses volutes blanches. Alors seulement, je m'allonge sous l'arbre et sur un lit de mousse, et j'offre à Pierre mon ventre duveteux, sous le regard complice d'une cigogne.

Aux premières lueurs, mes yeux s'ouvrent sur un oiseau de mer, et je sais que la terre est proche.

Le criaillement des oiseaux et une odeur de poisson pourri m'étreignent la gorge. Des centaines d'hommes s'affairent sur le quai, déchargeant des tonneaux, des sacs énormes, des bêtes et même des meubles. Le vent souffle, l'écume s'accroche au quai, et je claque des dents. Pourtant, il fait chaud. En file indienne, des hommes noirs aux mains immenses se lancent des caisses. Les cris et les ordres viennent de toutes parts à la fois et me vrillent la tête. Le gouverneur, petit homme rougeaud, nous attend sous une ombrelle portée par une jeune métisse à peine pubère. Ses jambes sont fines comme deux baguettes et des bracelets colorés tintent à ses chevilles. Deux immenses anneaux pendent à ses oreilles. Elle n'ose pas me regarder quand son patron nous salue d'un mouvement de casque colonial. Nous sommes invités au bureau de l'armateur pour nous rafraîchir d'un jus de fruits. L'équipe médicale au complet. Ensuite, nous sommes transportés en véhicules militaires jusqu'au camp, au centre de l'île. Notre mission sur celle-ci doit durer deux semaines.

C'est un baignoire à ciel ouvert. Aucune barrière, aucun barbelés. Quelques baraquements grillent sous le soleil. Nous seuls avons droit au dispensaire en dur, avec ses commodités. Je me retrouve dans un dortoir avec les autres infirmières. Nous sommes cinq dans un espace de vingt mètres carrés. Les médecins militaires se partagent, quant à eux, l'autre dortoir. Seul le docteur jouit d'une pièce à lui. Le subalterne du gouverneur nous fait visiter les lieux, un mouchoir sur le nez. L'odeur nous fait suffoquer et la moiteur ramollit nos os. Chaque pas est douloureux. Je me demande comment nous allons survivre à ce climat tropical, et puis tout de suite j'ai honte, honte devant ces hommes, certains portant des fers aux pieds, qui ne ressemblent plus à des hommes, mais à des bêtes affamées, avec leur maigreur et leurs regards hallucinés. Pour lors, ils suivent un contremaître qui leur crie d'avancer plus vite. Ils portent des pioches au bout de leurs bras décharnés. Les larmes me montent aux yeux et j'ai envie de hurler, j'enfonce mes ongles dans mes paumes jusqu'à me faire mal. Même au dispensaire, aux heures les plus sombres, face à ces poilus en charpie, jamais je n'avais ressenti un tel dégoût. Alors, je me concentre sur mon souffle, lentement j'inspire puis j'expire l'air en scrutant le ciel, je vais m'asseoir sur une

pierre, loin de notre groupe, et j'attends que mes jambes cessent de trembler. Je dois me montrer forte, supporter le regard de ces esclaves, tenter de les approcher, de les soigner même. Je suis venue pour Pierre, mais je découvre d'autres Pierre qui me supplient du regard. Des hommes qui ont été fiers avant d'être plongés dans cet enfer, et à qui l'on fait payer au centuple le prix de leurs forfaitures. Ces îles sont là non pas pour les juger, mais pour les anéantir. Tous. Je dois en sauver ne serait-ce qu'un, au moins un. J'étais venue pour sauver Pierre de cet enfer, et voilà que les larmes roulent sur mes joues à l'idée de devoir abandonner tous les autres.

Voilà maintenant deux mois que nous visitons les bagnes. Bien sûr, officiellement, le docteur et moi sommes chargés de nous assurer que les traitements sur place sont appliqués correctement et nous avons ordre de distribuer le matériel sanitaire susceptible de faire chuter le taux de mortalité des prisonniers. En France, l'opinion publique alimentée et dirigée par les avocats des familles commence à dénoncer les conditions de détention des bagnards. Même les administrateurs qui maintiennent l'ordre dans les colonies françaises s'en sont plaints au ministère dans de nombreux rapports. Sous couvert d'enquête sanitaire, que j'accomplis d'ailleurs avec le plus grand sérieux, je réclame la liste des prisonniers de chaque île où nous débarquons. Bien sûr, je m'arrange pour que le docteur n'en sache rien, et il m'arrive de devoir m'acquitter de dessous de table pour convaincre les fonctionnaires les plus réfractaires. Je risque gros. Je vole de l'argent au docteur. J'ai repéré sa planque de billets dans ses volumes de Mallarmé, et je sais qu'il les utilise principalement pour inviter de jeunes métisses à venir partager sa couche. J'en prends peu à chaque fois, il ne devrait pas s'en apercevoir. Cet homme se fiche de l'argent, il court uniquement après les flatteries et les honneurs, et accessoirement après les fesses des infirmières et des indigènes. D'ailleurs, il s'est lassé de moi. Désormais, il m'attire moins souvent dans un coin. Nous sommes devenus davantage des collaborateurs, et il me délègue la plupart des tâches administratives. Cela lui laisse tout loisir de s'adonner à ses joutes sexuelles et à ses jeux de cartes en compagnie des geôliers et des médecins des camps. Pendant ce temps, je joue les Mata Hari, laquelle, paraît-il, aurait séduit le gouverneur, qui se vante de l'avoir rencontrée dans un cabaret parisien. Mais, la plupart du temps, je n'en mène pas large, et la sanction

plane au-dessus de ma tête, car, un jour ou l'autre, un mouchard finira bien par me balancer au docteur.

Nous accostons demain à l'île du Diable. Enfin.

OceanofPDF.com

Tout n'est que désolation. Les vagues se fracassent contre cet îlot rocheux dépourvu de toute végétation. Nous y avons accosté un jour de grand vent, après une lutte acharnée de notre embarcation pour éviter les récifs. Les côtes sont infestées de requins, et le souvenir de notre débarquement restera longtemps dans nos mémoires. J'ai bien cru que tout s'arrêterait avant même de poser mes premiers pas sur cette terre où Pierre croupissait. Il doit se trouver dans une de ces cases que nous apercevons dans le nord de l'île. Notre campement nous y attend, des cabanons rehaussés de drapeaux tricolores, image grotesque du prestige français.

Mais un immense espoir m'anime. Cette nuit, je m'échapperai de notre camp pour fouiller chaque parcelle de cette île du Diable. Car nous sommes ici pour une mission de dix jours seulement, en raison des lamentables conditions d'accueil. Chaque heure compte. J'attendrai que tout le monde dorme et j'irai arpenter les lieux. La lumière de la lune gibbeuse me guidera. Les gardiens sont partout, mais je mise sur leur consommation de rhum pour déjouer leur vigilance.

L'air lourd sature mes poumons, ma jambe se dérobe parfois et mes pieds dérapent sur les cailloux. Mon cœur tambourine, la sueur colle mes cheveux contre mes tempes. La première case semble grandir à mesure que je m'approche. Une brise salubre parcourt ma peau frissonnante. Je m'immobilise devant le simple voile qui fait office de porte. Le soulève. Derrière des semblants de moustiquaires, deux hommes dorment sur des paillasses en vis-à-vis, repoussées contre les murs faits de terre et de paille. Je ne distingue que leurs formes, mais leur évidente maigreur me soulève le cœur. Je dois m'approcher, scruter leurs visages. Les os de leurs joues saillent sous leur peau ridée, et je devine malgré leurs paupières closes des yeux profondément enfoncés dans les orbites. Aucun ne ressemble à Pierre. À l'instant même où je me recule pour quitter la case, l'homme de droite ouvre les yeux. Nous nous dévisageons. Aucune surprise ne traverse son regard éteint. Il tend sa main dans ma direction. Je le rassure, lui parle doucement. Il a soif. Je sors la gourde de mon sac et lui tiens la tête pour l'aider à boire. Au bout de quelques secondes, devant son regard

inexpressif, je me rapproche davantage et lui demande s'il connaît Pierre. Je décline son nom, je le décris en quelques mots. Il hoche la tête et pointe son menton vers son camarade, il n'a pas la force de parler. Alors, je remarque son compagnon, qui désormais tente péniblement de se soulever. Je m'approche et, sans hésiter, lui tends ma gourde. Fébrile, j'attends sa réponse. « Le ponton, marmotte-t-il. Nous sommes vingt-cinq prisonniers, et Pierre est enfermé dans la case près du ponton, il est au mitard depuis deux mois pour rébellion. » Mon cœur s'affole. Pierre est donc bien ici, il est bien ici ! Vivant ! Un pauvre sourire barre le visage de l'homme. Mon émotion doit éveiller en lui un lointain souvenir d'humanité. Je lui souris à mon tour, mais très vite je baisse la tête : je suis là pour Pierre et je ne pourrai rien faire ni pour lui ni pour son camarade d'infortune. D'ailleurs ai-je seulement l'assurance de pouvoir délivrer Pierre ? Alors, ne supportant plus leurs regards tristes, je vide les lieux avec le sentiment de ne plus appartenir totalement au genre humain.

Le lendemain matin, aux premières heures, nous nous affairons. Nous sortons du camion les malles de bandes de gaze, de pansements, de flacons de glycérine, d'éther, d'aspirine, d'antiseptiques et autres sérums contre la diphtérie. Une de nos tâches consistera à séparer les hommes les plus contagieux des plus sains. Ensuite, il faudra former et soutenir les quelques soignants dépassés par l'épidémie. Mais nous ne pourrons pas faire de miracles, ces mesures préventives ne suffiront pas. Notre mission n'a d'autre but que de rassurer quelques fonctionnaires parisiens embarrassés par des rapports désastreux. Ce constat me donne la nausée. Que vaut une vie humaine en ces temps troublés, et d'autant plus une vie de bagnard ? Faire partie de cette parodie d'expédition commence à me désespérer. Je repense à Pierre quand il dénonçait un État qui ne faisait qu'utiliser le peuple pour mieux asseoir son pouvoir. À sa fureur contre cette guerre, à toutes ces thèses antipatriotiques qu'il m'assénait. Durant ces soirées au coin du feu, alors qu'il me confiait ses inquiétudes, je m'en voulais de ne pas partager son enthousiasme, j'espérais seulement qu'il se tairait enfin, qu'il me reviendrait, qu'il reviendrait à mon corps, à nos baisers. Moi, je n'avais rien trouvé mieux à faire de ma vie que de l'aimer. C'était lui ma grande cause, ma raison de vivre. Ces souvenirs me mettent mal à l'aise depuis que je suis ici. Je réalise enfin que Pierre rêvait d'un idéal au service

du collectif, tandis que moi, pauvre égoïste, je m'enfonçais dans mon rôle d'amoureuse transie. Mais ai-je tellement changé, malgré toutes les souffrances dont je suis témoin depuis le début de cette guerre ? Pourrais-je moi-même dénoncer l'injustice, alors que quelques heures plus tôt j'ai abandonné ces deux prisonniers à leur sort ? Je n'ai certes rien d'une femme héroïque, mais maintenant, je sais... le front, la guerre, les maladies, ces prisonniers traités comme des chiens, je sais, et je ne pourrai plus jamais faire semblant, faire comme si tout ça allait passer, et penser que Pierre et moi reprendrons notre vie d'avant, une fois l'armistice signé.

D'où était venu à Pierre son esprit de rébellion ? En réalité, je l'avais peu questionné sur sa vie d'avant, comme si sa vie n'avait commencé qu'à son arrivée au village et à la faveur de notre rencontre. De son côté, avait-il deviné que son passé ne m'intéressait pas ? Plus j'y pensais, plus je me demandais comment c'était possible qu'un homme comme lui, lettré, venant de la ville, soit venu se perdre chez nous. Au détour des regards et des sous-entendus de certains villageois, j'avais pourtant compris que cette question les taraudait tous, mais je l'avais refoulée, car, au fond, il était là, c'est moi qu'il avait choisie. Et cela seulement m'importait.

Je ne parviens pas à admettre que le rêve de Pierre aurait été d'endosser la vie d'un personnage romanesque. Il est vrai qu'il lisait beaucoup de romans. Il m'en faisait volontiers la lecture, aimant par-dessus tout me lire de longs passages du *Comte de Monte-Cristo*. Comme le destin est étrange... Le voilà à présent incarcéré sur une île, comme Edmond Dantès. Et, comme lui, abandonné de tous. Pierre aurait-il l'étoffe d'un héros ? *Incarcéré pour rébellion*, si j'en crois ce prisonnier. Se rebeller relève d'une faille dans le caractère ou d'un grand courage. Quant à savoir ce qui l'emporte chez Pierre, je n'en ai pas la moindre idée. Pierre n'est peut-être pas l'homme que je croyais connaître. Que j'avais voulu connaître. Mais, de la même façon, peut-on encore dire que je suis toujours la femme qu'il a connue ?

Depuis quelque temps, je vois bien que le docteur me regarde différemment. Je ne parle pas de sa façon de reluquer mes fesses ni mes seins, non. Je me demande parfois s'il ne remarquerait pas cette subtile métamorphose en moi. Je crains qu'en ces temps de haute trahison il ne s'inquiète de perdre mon soutien inconditionnel. Il ne manquerait plus qu'il

commence à surveiller mes faits et gestes. Je dois redoubler d'attention. Ce soir, je ne sortirai pas de la case, j'approcherai la geôle de Pierre en journée, lorsque le docteur sera occupé à entreprendre une de mes camarades de chambrée. Malheureusement, il me semble avoir noté que le climat tropical calme ses ardeurs. Après le repas copieusement arrosé, pris à l'office avec les surveillants pénitentiaires, il s'écroule sur sa natte, et je dois souvent le tirer par la manche pour qu'il daigne sortir de sa torpeur. L'idée me vient alors de le laisser cuver et de désertier la tournée de l'après-midi. Je ne peux plus attendre. La case du ponton m'obsède tant que j'en frissonne. Je vérifie qu'il dort et, malgré le soleil qui incendie tout à cette heure, j'enfile mon chapeau de paille par-dessus mon voile, j'attrape ma canne et mon sac de secours, et remplis d'eau fraîche une gourde avant de me rendre au débarcadère.

Ce qu'on appelle « ponton », ici, est un amas de mauvaises planches retenues par de grossières cordes et qui craquent à chaque pas. Je me demande comment il est possible à l'unique automobile de l'île de traverser ce dispositif installé entre deux roches bordées de précipices. L'air est plus frais au ras de l'eau, et je descends cette passerelle secouée par la pression des vagues qui éclaboussent les lattes disjointes. Je saute enfin sur la grève. La case n'est plus qu'à une cinquantaine de mètres. Je scrute ce bâtiment comme un eldorado. Je tremble et claque des dents. Mes mollets, durcis par la marche, me font mal et ma jambe me ralentit, mais tout cela n'est rien en comparaison de la brûlure qui irradie ma poitrine, tant mon rythme cardiaque s'affole. Je sais que Pierre est à quelques mètres de moi ; s'il n'y avait pas ces deux gardiens au seuil de cette mesure, je me précipiterais dans ses bras.

Les plantons, protégés par un bout de tôle, cuisent sous leurs casques. D'autres surveillants les relayeront avant qu'ils ne fondent. De tous les ennemis présents sur cette terre qui déteste les hommes, la chaleur est la pire. Personne d'autre en vue. Je dois faire vite. Avant qu'ils ne se méfient, je repousse mon chapeau afin de dégager ma coiffe d'infirmière et je referme ma blouse pour mettre bien en évidence la croix rouge qui en orne le rabat. Le sac qui pend à mon épaule contient des fioles qui tintent à chacun de mes pas. Je bombe la poitrine et avance vers eux d'un air assuré. Ils clignent des yeux, comme s'ils voyaient un mirage, puis, dans un même

mouvement, se raidissent dans une espèce de garde-à-vous, réflexe que je trouverais drôle si la situation ne me paniquait pas autant. Je suis presque à deux pas d'eux, et ils baissent la garde en découvrant cette infirmière les saluant de la tête tout en leur tendant un laissez-passer tamponné du médecin militaire. Rien dans ce document ne leur permet de me laisser passer, mais la lumière aveuglante du soleil ne les invite pas à une inspection en règle. Le tampon au coin du feuillet suffit à les rassurer, d'autant qu'ils se doutent qu'avec cette armada de soignants arrivée la veille une visite s'imposerait tôt ou tard, même au pire de leurs prisonniers. Je fais descendre mon index au long de la longue liste de noms des détenus et l'arrête, comme sous l'effet du hasard. « Le dénommé Pierre Loiseau », dis-je en tentant de maîtriser les tremblements de ma mâchoire. « Matricule 67, Lisoux Pierre », me répond un des gardiens tout en observant la trousse de soins qui dépasse de mon sac. J'hésite, puis rétorque : « Oui, Lisoux ». D'un hochement de tête, il me confirme sa présence. J'enfonce mes plantes de pieds dans la terre meuble pour ne pas tomber, et je crois rêver quand le gardien m'ouvre la porte en me recommandant de faire vite. Je m'empresse alors de leur tendre ma gourde et je vois leurs yeux briller à l'idée d'imaginer cette eau souveraine couler dans leurs gosiers secs. L'opiacé que j'y ai introduit les aidera à atteindre l'éden de leurs rêves, mais pour combien de temps ? Je dois être folle. Oui, je suis complètement folle de Pierre. Où irons-nous nous cacher sur cette île-prison infestée d'insectes et peuplée d'administrateurs ? J'ai l'impression que le temps s'est arrêté. Un temps suspendu, irréel et effrayant. Puis, résolue, je pénètre dans le cachot. Pierre est là, je vais le revoir, le toucher et l'emporter avec moi. Tout me semble trop facile, et je ne peux m'empêcher de me demander ce qu'il nous arrivera ensuite. Plus temps de se poser cette question. J'entre dans un nouveau monde.

Ses yeux d'abord. Ils m'ont percutée. Des iris bleu cendré, fondus dans des cernes noirs. Malgré la saleté du visage, sa maigreur et sa barbe fournie, Pierre m'apparaît comme un soleil dans cette pièce sombre. L'ourlet de ses lèvres s'est fendu d'un rictus de surprise. Ni lui ni moi n'arrivons à émettre le moindre son. Au bout d'un instant qui me paraît infini, il se rapproche. Des larmes inondent mes yeux, je n'en reviens pas, je n'y crois pas, ce n'est pas nous, non, c'est impossible. Et pourtant, ses mains glissent sur mon visage ; il en caresse la moindre sinuosité, s'assurant ainsi qu'il ne souffre pas d'hallucinations. Je goûte le contact de ses doigts sur mon nez, mes paupières, mes joues, mon menton, et seulement après qu'il en a longuement suivi les contours, il ouvre ses bras décharnés, et nous nous enlaçons. Plus rien n'existe en cet instant que cette longue étreinte qui n'a pas d'autres justifications qu'une tendresse animale, un instinct vital, un éblouissement. Ensuite, chacun de nous recule, et sans qu'un seul mot traverse nos gorges, nous comprenons qu'il faut fuir tout de suite. L'heure n'est pas aux explications. D'ailleurs, rien n'est réel encore, juste ma main qui le tire avec une force inconnue en direction de la grève, en contrebas, pour nous cacher à l'abri des rochers. Nous sommes passés devant les surveillants endormis, gisant sur le seuil de la case. Pierre n'a pas le temps de réaliser par quel mystère tout cela est possible ; comme le mien, son cerveau reptilien lui donne un seul et unique ordre : courir. Nous sommes devenus deux fuyards, la peur au ventre. Deux fous. Mais nous sommes ensemble.

Il titube, tombe, se relève. La lumière l'aveugle après ces semaines passées dans une demi-obscurité. Il refuse que je le soutienne ; moi aussi je peine à courir, ma jambe raide me ralentit. Il veut se montrer fort, se montrer digne de cet incroyable sauvetage, n'en revenant encore pas que j'aie traversé les mers pour l'arracher à sa geôle.

Haletants, nous nous figeons quelques secondes devant l'abîme avant de nous élancer dans l'éboulis, vers la mer qui nous attire dans sa houle. Arrivée sur la dernière pierre plate, je lance mon sac dans l'écume ; nous

nous débarrassons de nos chaussures et, d'un même élan, nous nous jetons à l'eau.

Enfant, j'avais appris à nager dans les rivières à proximité des berges. Mon père était fier de cet exploit que je réussissais malgré ma seule jambe valide, la force de mes bras compensant sa faiblesse. Mais ici, dans cette étendue hostile, la peur paralyse mes mouvements. Malgré nos efforts désespérés, le bouillonnement des eaux nous rabat vers la côte. Pierre, excellent nageur, m'encourage, m'oblige à faire la planche afin de récupérer un peu de forces et de surmonter ma panique. Entre ces pauses salutaires, nous fendons l'eau, en direction du bateau qui m'a débarquée sur l'île, craignant à tout moment la rencontre d'un requin. Arrivés à quelques mètres du bâtiment, nous continuons notre nage en apnée, sous la surface de l'eau, espérant ainsi ne pas être repérés par l'équipage.

Nous approchons du bateau. Encore quelques mètres. Cette fois, nous touchons la coque, mais sans aucun moyen de nous y accrocher. La panique me saisit de nouveau, et Pierre me conseille une fois de plus de flotter sur le dos, jambes et bras écartés. Il m'explique alors qu'il restera contre la coque pour ne pas se faire remarquer, tandis que je devrai au contraire m'en éloigner et appeler au secours. Mes cris finiraient bien par éveiller l'attention d'un matelot sur le pont. C'est alors que je me souviens de ce commandant pour qui j'ai éprouvé une profonde sympathie lors de la traversée. Il me reconnaîtra, c'est certain. Une fois à bord, je lui expliquerai que, profitant de ma visite, le prisonnier du mitard s'est échappé et, de peur que je ne donne l'alerte, il m'a plaquée au sol pour tenter d'étouffer mes cris. Heureusement, j'ai réussi à me dégager. Cette fois, craignant l'arrivée imminente des gardiens, il a saisi ma canne pour les frapper par surprise. Ensuite, je ne savais plus ; dans la panique, les cris de lutte, je me suis sauvée et jetée à la balle du haut du ponton. J'ai alors décidé de nager avec l'idée de me réfugier sur un autre versant de l'île. Mais, avec les courants, je risquais à tout moment de me fracasser contre les rochers. Aussi, j'ai jugé bon de nager sans relâche pour tenter de dépasser la barrière de rouleaux et atteindre le bateau qui mouillait au large. Je devrai bien sûr lui taire mon secret, mais, une fois que je serai installée dans une cabine, le commandant ne se méfiera pas de moi. Il me faudra alors attendre le moment opportun pour lancer l'échelle de corde à Pierre. Pour l'heure, je claque des dents et

mes forces m'abandonnent. Pierre me rassure comme il le peut, lui aussi tremble de froid et sans doute de peur. Avons-nous la moindre chance de nous en sortir ? Mais avons-nous encore quelque chose à perdre ?

Au signal de Pierre, j'entre en action. Je crie aussi fort que je peux, jusqu'à ce qu'un matelot me lance une bouée. Et ensuite, tout se passe exactement comme Pierre l'a prévu. Quand la nuit est plus avancée, je quitte ma cabine et, avec mille précautions, me dirige vers l'échelle de corde que j'ai utilisée plus tôt. Je la lance à Pierre, qui se hisse jusqu'au bastingage. D'un geste vif, je l'attrape par le bras et l'attire sur le pont. Sans encombre, nous atteignons un des escaliers qui conduisent aux parties réservées aux marchandises. À la moindre alerte, Pierre aura la possibilité de se cacher derrière des tonneaux ou des sacs de jute gros comme des matelas. Je ne peux m'empêcher de repenser à mon rêve d'aventurière, quand je m'imaginais passagère clandestine d'un navire... Je n'en reviens pas que Pierre et moi soyons pour de bon sur cette embarcation qui nous ramènera à quai. Là, en cet instant, je crois que, si tout s'arrêtait, j'aurais mon content.

Pierre me serre contre lui. Me revient alors un souvenir d'enfance : la sensation d'abandon que j'éprouvais quand il arrivait – si rarement – à mon père, peu expansif, de me prendre dans ses bras. J'aurais alors aimé souffrir de fièvre des jours entiers, si cela avait pu être l'occasion de cette marque d'affection.

Puis nous glissons contre une caisse, fébriles, encore incrédules de la réussite de notre exploit. Je fouille du regard les lieux. Rassurée, sur la droite, je remarque la partie réservée au ravitaillement, dans laquelle Pierre pourra puiser pour étancher sa soif et apaiser sa faim dans les jours à venir. Il semble exténué, mais son visage dégage un calme étrange. Son regard est lointain. Un malaise m'étreint. Je tremble à nouveau. Nous n'avons toujours pas convoqué les mots, lesquels auraient été incongrus dans les moments que nous venons de traverser, et c'est à se demander s'ils reviendront un jour. Pire, les gestes nous manquent, nous sommes impuissants à réveiller nos corps malgré ces mois d'absence, comme si nous avions perdu l'appétit l'un de l'autre. Pourtant, cette quête impossible, ce désir désespéré de le

retrouver, c'était une obsession d'affamée, des convulsions qui tordaient mon ventre à l'idée de retrouver sa bouche, sa peau, son sexe ; moi, la petite paysanne prude et illettrée, moi, l'excommuniée qui refusait de confesser à un prêtre sa chute dans l'éblouissement de la sensualité, toute mariée que je fusse. Non, en cet instant, l'un face à l'autre, nous sommes cet homme et cette femme, ce couple certes attendri, ému, mais qui n'a plus rien à voir avec celui que nous formions avant le départ de Pierre. Comme si, désormais, nous étions constitués d'une autre histoire, comme si nos épreuves, puis le succès de sa libération avaient définitivement effacé notre histoire ancienne. Je ne trouve pas d'autres mots ni d'autres explications pour exprimer ce que je ressens. Tout cela me semble être une évidence, et je devine que nous la partageons. Le regard de Pierre que j'ai saisi à l'instant, cette impression, ce malaise, ne signifiaient pas autre chose. Depuis toujours Pierre a un autre destin.

S'il était venu au village, c'était pour une autre raison que celle de s'abandonner à ma vie. Peut-être même que mon corps n'avait exercé sur lui aucune attraction. Je me suis simplement leurrée. Je ne voulais pas les entendre, ces mots : planque, nécessité de se fondre dans une vie simple pour dissiper les soupçons sur sa personne. Je ne voulais pas les entendre, ces mots, pourtant, il me les a dits, et maintenant, je sais.

Pierre s'était d'abord engagé dans la Fédération communiste anarchiste contre l'aventure coloniale au Maroc, contre la militarisation de la société et pour dénoncer les rivalités impérialistes qui faisaient de l'Europe une poudrière. Son père, ouvrier syndicaliste, l'avait élevé dès l'enfance dans la mouvance libertaire. Devenu un adolescent intelligent, exalté et antimilitariste convaincu, Pierre avait intégré l'Internationale de la jeunesse socialiste vers 1910. Puis, avec trois de ses amis, il s'était radicalisé dans un syndicat révolutionnaire proche des idées d'Émile Pouget. Syndicat dont ils étaient restés les électrons libres après la dissolution du mouvement. Tous trois avaient décidé de rejoindre la capitale avec l'idée d'intégrer les grandes institutions de la nation pour mieux les combattre de l'intérieur, en commençant par la plus grande d'entre elles : l'armée. Dès 1911, ils avaient participé à des sabotages de voies ferrées. Quand la guerre avait été déclarée, le moment était venu pour eux de fomenter des actes de sabotage

de plus grande ampleur, comme en août 1914, quand ils avaient fait exploser une caserne militaire.

Ainsi, tout ce que j'avais pressenti me saute au visage, mais j'étais loin d'imaginer de tels aveux. M'avait-il au moins aimée ?

Je me détourne. Je ne veux pas le savoir. Je ne veux pas l'entendre de sa bouche.

Bien qu'il me regarde avec douceur, un froid polaire me glace les os, et mes vêtements encore humides n'y sont pour rien. Je regarde mon mari. Cet inconnu. Et je comprends que je n'arriverai jamais à aimer cette partie de lui, pas plus que ce silence de plomb qu'il a fait couler entre nous. Cette trahison.

Je rejoins ma cabine alors que les premiers rayons de soleil incendient la mer. Le cœur en miettes, je sais que je ne descendrai plus en cale. Nous attendrons le retour de l'expédition. Dès que le bateau lèvera l'ancre pour Saint-Laurent-du-Maroni, Pierre saura se cacher dans la partie des machines.

C'est sur le pont que le docteur me retrouve. On m'a cherchée partout sur l'île, avant que le commandant ne déclenche l'alerte. On m'a crue morte. Je plaide la folie. Je veux rester ici, sur le navire, jusqu'à la fin de la mission. Je ne veux plus rejoindre l'expédition. Je ne peux plus faire face à toute cette violence, à toute cette détresse humaine. Je n'en peux plus, c'est au-delà de mes forces. Le commandant prend ma défense et le docteur doit céder. Il me regarde avec dégoût, je sais à cet instant qu'il me préférerait morte.

Voilà. Même si l'histoire est énorme, elle passe. Personne ne fait le rapprochement entre mon nom et celui de Pierre. Jusqu'au bout, il aura brouillé les pistes en changeant son nom de Lisoux en Loiseau. Il avait été jusqu'à tromper l'officier d'état civil de la mairie de notre village. Pierre avait toujours menti. Notre mariage ne vaut rien. J'ai épousé un terroriste.

Ma vie avec lui n'aura été qu'un mirage.

Pourtant, à quai, je le regarde maintenant se mêler aux hommes d'équipage auxquels il a subtilisé une tenue. Je le vois se fondre parmi la foule des dockers qui déferle pour procéder au déchargement des

conteneurs sanitaires. C'est bien lui, mon Pierre. Il s'élance vers sa nouvelle vie. Et pendant quelques secondes, je veux encore croire qu'il emporte mon souvenir.

OceanofPDF.com

« Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid. »

Le dormeur du val, Arthur Rimbaud.

OceanofPDF.com

La Gardienne

Février 1915. Les journées sont lentes et froides. Les terres beauceronnes dorment sous une épaisse couche de glace. Elles attendent la saison des semailles, comme moi qui dois dès à présent anticiper la main-d'œuvre nécessaire aux prochaines récoltes. On me dit que les travailleurs seront plus nombreux cette fois. Je m'en réjouis, car, l'année dernière, les moissons ont été un calvaire. Mi-août, la mobilisation nous a arraché nos hommes, et depuis, nous, les paysannes, nous nous sommes improvisées exploitantes. Je suis l'une d'entre elles et désormais c'est moi qui gère la ferme depuis le départ d'Henri au front. Elle appartient à sa famille depuis quatre générations. Un beau domaine de vingt hectares, et, avant la guerre, avec Georges et Firmin, métayer et vacher, on travaillait tous à demeure. Aujourd'hui, il ne reste plus que Sidonie, notre employée de maison, pour m'aider. Léon, le père d'Henri, est vieux, il fait ce qu'il peut, mais, la plupart du temps, je le retrouve assoupi au coin du feu, un journal sur les genoux. Sinon, quand la saison s'y prête, il mène les vaches et leurs veaux aux prés, tue les poules et les canards et épluche les pommes de terre. Pour le reste, au plus gros du labeur, il me regarde tirer la charrue avec Sidonie ou soigner les bêtes. Demain, comme chaque jeudi, j'irai au marché vendre les œufs, le lait, les volailles et les produits de notre potager. Je n'aime pas m'y rendre. Chaque fois, une paysanne m'y annonce la disparition d'un mari ou d'un fils. Alors, on damne les cieux, elle parce que c'est trop tard, et moi parce que l'angoisse m'étreint à l'idée que, la semaine suivante, je serai peut-être à sa place.

Henri devait revenir à Noël, on nous l'avait promis ; les hommes étaient attendus en nombre en permission. Mais voilà, Henri n'est pas encore rentré, et lui comme moi désespérons de nous revoir. Nous nous écrivons de

longues lettres dans lesquelles il me conseille pour la ferme. Il est inquiet pour moi, pour toute cette charge de travail. Mais j'apprends vite. Déjà, avant son départ, je l'assistais, mais jamais il ne m'aurait laissée tenir le livre des comptes. Maintenant, je m'y emploie. La guerre nous oblige à subir les réquisitions de céréales de l'intendant militaire, mais il m'arrive de vendre directement la farine au marché noir tant nous sommes pris à la gorge. Sidonie s'est même improvisée boulangère ; malheureusement, ses « rôties de campagne » sont infâmes, et nos clients s'y cassent les dents. Je dois avouer que je ne déclare pas non plus toutes les volailles. Il ne faut pas croire que je suis antipatriotique, non, subvenir aux besoins de nos soldats est un devoir et une fierté, seulement nous devons bien nous nourrir aussi et faire provision de denrées pour les ouvriers agricoles ou les saisonniers venus de partout pour nous porter main-forte. Il y a aussi des soldats au dépôt qui, en attendant leur incorporation, sont sommés de venir chez nous en renfort. Ils trichent sur leurs compétences pour gagner des jours loin des combats, et, nous, ça nous ralentit. Henri s'inquiète, il voit d'un mauvais œil ces soldats, retraités, étudiants, territoriaux non employés ou immigrés peu expérimentés envahir nos fermes. Moi, je comprends surtout que nos maris se préoccupent de nous savoir entourées d'hommes pour les moissons. Henri est trop fier pour l'avouer. Je le rassure, tant que ce sera possible je choisirai des bras travailleurs, et non ces convalescents qui tirent au flanc pour éviter le front. L'été dernier, beaucoup peinaient et s'enfuyaient malgré les quatre francs par jour qu'ils recevaient. Le pire, ce sont ces travailleurs maghrébins qui ne savent même pas tenir les mancherons de la charrue. Nos chevaux ont été réquisitionnés et le travail de force rend la vie dure, surtout à nous, les femmes. Il a bien fallu nous y faire. On nous appelle « les gardiennes », c'est vrai, nous veillons sur les terres et nous les cultivons, et il faut croire aussi bien que les hommes. Nous manions la faux, remplissons les granges, façonnons les meules et bien d'autres choses encore, mais nos ventres sont vides, nos hommes désespèrent de revenir nous faire des enfants. Moi, Henri ne m'a pas donné d'enfant, ça n'a pas pris malgré nos cinq ans de mariage. C'est plus triste pour lui que pour moi, et grand bien m'en fasse, car comment pourrais-je assumer tout ce labeur avec des marmots accrochés aux jupons ? Et puis, ce seront toujours des bouches en moins à nourrir.

Il m'arrive de me souvenir des soirées qui s'étiraient quand, Henri et moi, nous nous installions au coin du feu. Les derniers temps, quand le père se retirait dans sa chambre après le souper, Henri me lisait les nouvelles, la guerre qui menaçait en Europe, et je restais silencieuse à l'écouter, inquiète, le regard perdu dans les flammes. Quelquefois, il se levait, il caressait mon ventre, c'était la promesse d'un lit froissé et ma toilette devant le bidet de faïence blanche au réveil. Henri ne s'embarrassait pas de préliminaires, et jamais il n'avait réussi à m'arracher le moindre soupir que j'aurais aimé étouffer dans l'oreiller. Souvent bourru, Henri râlait beaucoup, mais jamais avec méchanceté. Avec lui, je me sentais en sécurité, et bien des voisines m'enviaient cet homme travailleur et sobre dont les chansons réjouissaient les anciens à la fête de Saint-Paul. Et surtout, il savait se faire aimer des enfants. Chacun avait le droit à un sourire et à un ébouriffage en règle malgré sa tête pouilleuse. Je pestais, et ça le faisait rire, et je me forçais à rester sérieuse devant sa face hilare. Je crois qu'Henri m'en voulait de ne pas lui donner un fils, mais il ne s'en est jamais plaint. Henri s'évertuait à ne pas me blesser. Célestine, sa mère, était morte en couches lors de la naissance de son frère cadet, et il se rassurait qu'au moins je n'aie pas à succomber aux douleurs de l'enfantement. L'enfant absent était la seule ombre qui planait entre nous. Même Léon, son père, n'en parlait plus, lui qui s'en désolait ouvertement quand il avait trop bu. Parfois, les pis pleins des vaches me rappelaient mes seins secs, mais ces pensées furtives se substituaient à celles plus sérieuses des soucis du domaine, le manque d'outils, d'engrais ou de machines-outils. On nous en demandait de plus en plus, mais comment même maintenir les rendements d'avant-guerre ? Alors, dans ces moments, je reprenais les facturiers, comptais et recomptais, provisionnais les futures récoltes en priant que le ciel soit clément. Je devais me concentrer surtout sur celles du blé, celles que l'État a commencé à contrôler avec tant de sévérité. Déjà que le cheptel a disparu, les comités agricoles vont finir par nous affamer tous. Je n'ai que faire de leurs grands tableaux qu'ils m'obligent à remplir des chiffres de mes productions vivrières et d'élevages, mais plus les rendements seront bons et plus je pourrai espérer une distribution correcte de main-d'œuvre au printemps. On m'a même priée de planter des pommiers pour lutter contre l'alcoolisme des soldats, mais si on leur prend leur vin, ils ne se battront plus, assurément !

Ce soir, mes mains me font mal, j'ai préparé les plants de pommes de terre toute la journée tandis que Sidonie taillait les arbres fruitiers. Après la soupe, alors que je me masse les doigts avec du vinaigre de cidre, j'observe cette jeune femme d'à peine vingt ans, aux hanches robustes et à la chevelure flamboyante. Elle est courageuse, une orpheline que le notaire nous a recommandée il y a deux ans, alors que Félicie venait de nous quitter. Félicie avait rencontré un ouvrier au bal du Quatorze Juillet et l'avait rejoint à Paris pour travailler dans une chocolaterie. Je la regrette tant qu'il m'est encore difficile de m'attacher à Sidonie, mais, dans ces moments où je l'observe, paisible, tricoter une écharpe pour une de ces bonnes œuvres de la paroisse, je m'en veux de ne lui prodiguer aucune tendresse. Tout en séchant mes mains crevassées, je remarque les siennes, lisses, dévider la pelote, puis mes yeux se cognent à son visage poupin. Elle a quinze ans de moins que moi. Dans ces temps où chaque année supplémentaire nous vieillit de dix, et malgré ma petite trentaine, je me fais l'effet d'une vieille. Pourtant, on dit de moi que je suis jolie, qu'Henri a de la chance d'être marié à une femme travailleuse et instruite. Mon père était l'instituteur de la commune voisine, il est mort de la coqueluche peu avant ma vingt-cinquième année, et ma mère s'est empressée de me marier. J'aurais pu plus mal tomber, non seulement Henri m'aimait bien – nous nous connaissions depuis l'enfance –, mais sa famille, de gros propriétaires terriens, garantirait mon avenir. Ma mère s'en est allée l'année dernière. Elle a succombé à une angine de poitrine. Sur son lit de mort, elle m'a confié qu'elle partait en paix puisqu'elle me savait sortie d'affaire. Nous l'avons pleurée, avec Henri, c'était une brave femme. Elle me manque davantage maintenant qu'Henri est parti. Parfois, en épluchant les carottes ou en dépiautant un lapin, je me surprends à lui parler, à lui demander des conseils ou à me plaindre de cette vie de solitude. Quelquefois, Sidonie me prend en flagrant délit de marmonnement, et je lui en veux d'interrompre cet instant de communion entre ma mère et moi. Léon me reproche de la décrier sans cesse, et c'est vrai, sa présence m'insupporte. Pour profiter d'un peu de paix, il m'arrive de l'envoyer au village quérir des nouvelles d'une parente ou livrer des volailles à la châtelaine.

Pendant ce temps, j'arpente nos terres avec le chien, dans l'idée de surveiller l'état des plantules ou de veiller à l'état des bêtes. Je respire l'air

et la terre comme une chienne renifle ses petits. Mais, d'autres fois, il m'arrive de puiser l'eau et de la chauffer pour en remplir la grande bassine en cuivre remisee au cellier. Coupable de ce temps volé au labeur, je plonge mon corps dans ce bain de vapeur et observe ma peau rougir et soupirer d'aise. Je n'ai rien trouvé de mieux pour détendre mes muscles endoloris. Ici, quand mon corps glisse dans l'eau, je ressens d'abord sa densité, puis, une fois immergée, une légèreté souveraine m'envahit tout entière. J'entre alors dans une bulle de bien-être, une vie parallèle loin des affres du quotidien. Je laisse mon esprit divaguer, parfois même je caresse la soie de mon pubis qui, sous mes doigts, me fait l'effet d'un tapis d'herbe, aussi doux que lorsque, enfant, je caressais les cailloux mousseux de la rivière. Je renverse alors la tête, et il m'arrive de fouiller les plis de mon intimité pour m'arracher un spasme qui me laisse béate, jusqu'à ce que l'eau refroidisse et m'oblige à sortir avec regret de ce temps suspendu. Je regrette chaque fois de ne pas ressentir cette ivresse entre les mains d'Henri. Quand je retourne en cuisine, les cheveux encore humides, je m'octroie quelques minutes supplémentaires devant les flammes de la cheminée et je m'efforce de fuir le regard de Léon, comme s'il pouvait déceler quelques derniers éclats fondus au fond de mes pupilles. Et puis Sidonie rentre, avec cet air satisfait d'avoir rempli sa mission. Je vois bien qu'elle cherche à me plaire, qu'elle aimerait que je me comporte avec elle comme une sœur ou, mieux, une mère, mais, une fois de plus, elle se frotte à mon indifférence. Sans même un sourire de remerciement, je couvre mes épaules d'un châle et je m'installe à la table pour remplir mes livres de comptes. Heureusement que Léon la couve d'un regard attendri, ça me donne l'occasion de moins m'en vouloir. Mais je n'y peux rien, cette jeune oie m'agace avec sa soif de reconnaissance. Qui m'en prodigue à moi ? Je dois tout gérer ici, les semences, les récoltes, l'intendance et la vente, je n'ai pas le temps pour les minauderies et les états d'âme d'une gamine.

Des réfugiés sont arrivés en nombre au village. Des Belges surtout, ou ces Alsaciens ou Lorrains qui veulent nous faire croire qu'ils n'aiment pas les Boches. On nous dit là-haut qu'il faut bien les accueillir, que ça fera de la main-d'œuvre. Tu parles, encore des profiteurs qui vont nous voler nos allocations. C'est le sujet de conversation du moment, ils cherchent des logements, parfois juste une grange. Ce qui me fait mal, ce sont les enfants, ils nous regardent avec leurs grands yeux affamés. Je ne suis pas chienne tout de même ; à la fin du marché, je distribue à leurs mères quelques pommes de terre, des œufs ou un litre de lait. Mais toutes ne le font pas. Aujourd'hui, on m'a réclamé un abri, un homme seul, une chambre tout de même, alors que même louer la grange, Henri me l'a interdit. *Tu n'accueilles personne à demeure*, m'a-t-il ordonné dans sa dernière lettre, *pour les moissons, on verra, tu laisseras l'État réquisitionner une parcelle en jachère pour les y installer la nuit. Qu'ils restent entre eux, il faut se méfier, certains disent au front qu'ils finiront par nous voler nos terres, déjà qu'il faut se battre pour se maintenir.* Tout de même, ce pauvre bougre m'a fait pitié, et j'ai entendu Fernand, à l'étal d'à côté, lui louer une chambre pour vingt francs ; il abuse, mais en ces temps de vaches maigres tout est bon pour se faire de l'argent sur le dos des expatriés. Enfin, sur ceux qui ont encore quelques sous, car la plupart ont les poches vides. Le maire nous rassure, ça garantira de la main-d'œuvre pour juin, il dit que c'est une bonne nouvelle. Il parle aussi de ces « Sammies », ces Américains qui vont venir grossir les rangs des journaliers aux champs. Nous, nous tiquons, ça ne promet rien de bon tous ces étrangers avec leur langue inconnue, et Dieu sait quelles coutumes ils vont nous imposer, sans compter celles des travailleurs coloniaux.

Sidonie est tout excitée par cette agitation sur la place du village ; la bécasse, elle ne loupe pas une occasion pour se divertir. Elle distribue bonnets et écharpes le dimanche après la messe, et papillonne entre ces pauvres hères pour répandre la bonne parole. Je garde un œil sur elle, il ne manquerait plus qu'elle nous vole une volaille ou des couvertures pour ses bonnes œuvres. Léon me dit de me calmer, que cette gamine est digne de confiance. Pourtant, l'excès de bonté attire les profiteurs ; sa naïveté finira

par nous causer du tort. L'autre jour, elle a offert un pain entier à une famille, et depuis ces gens viennent mendier jusqu'à nos grilles. Je l'ai tant réprimandée qu'elle est partie pleurer dans la cour. Si elle s'y amuse à nouveau, je lui ai dit tout bonnement que je la renverrai. Mais en aurai-je le loisir avec tout ce travail à la ferme ?

Le printemps est enfin là. Pourtant, les terres sont essorées par les pluies diluviennes qui s'abattent sur nous depuis quinze jours. Je les préfère au froid, qui pourrait mettre à sac les prochaines récoltes. La boue a envahi la cour, et je pense à Henri, embourbé dans la Somme, j'ai honte de me plaindre. Il a enfin l'espoir d'une permission en avril. Elle sera de treize jours seulement, mais c'est une grande nouvelle. Quand j'ai vu arriver chez nous les premiers permissionnaires avec leurs yeux hagards et leurs corps décharnés, depuis je crains de retrouver une moitié de mari. L'homme de Firmine ressemble à un aliéné, boit, alors qu'il était sobre, et hurle la nuit dans son sommeil. Il s'interdit de parler du front, mais son attitude en dit plus que n'importe quel aveu. Quand il est reparti en première ligne, il a dit adieu à Firmine et ses enfants, persuadé qu'il ne reviendrait plus. Les combats font rage dans le nord, les mauvaises nouvelles sont légion, et quand, sur un chemin de terre, nous croisons le vaguemestre avec le maire, nous nous signons, car nous savons qu'ils se rendent chez une mère ou une épouse porter la nouvelle que nous redoutons toutes.

Il est question d'ériger une stèle dans le village pour nos morts quand la guerre sera finie, alors on espère qu'elle verra le jour rapidement, et que la liste de nos morts cesse de charrier nos larmes comme une rivière en crue. Le plus cruel, c'est quand les corps ne reviennent pas et qu'on imagine nos gaillards ensevelis sous une tonne de glaise et de gravats, avec la peur qu'on ne nous rende pas leurs dépouilles. Chaque dimanche, on se retrouve à la messe pour prier pour ces âmes disparues, mais conquérantes au royaume des cieux, comme nous le promet le curé dans ses homélies. Il ne nous reste plus que ça, la prière. Avant de quitter l'église, Sidonie s'agenouille devant la Sainte Vierge avec ferveur, et, moi, je sors soulagée, un peu écœurée par les vapeurs d'encens. Ensuite, nous remontons par la route des carrières, puis prenons le chemin de halage près du lavoir, et il ne nous reste plus que un kilomètre pour rejoindre la ferme. Sur la route, Sidonie, muette, est encore tout empruntée de dévotion et scrute le ciel,

alors que, Léon et moi, nous nous concentrons sur chaque caillou pour que l'un d'entre eux ne lui torde pas la cheville. Léon ne se rend plus qu'à la messe, il n'a plus la force de nous accompagner au marché depuis que la charrette est immobilisée. Je vois bien qu'il fatigue, que la peur de perdre son fils lui grignote chaque jour davantage les os. Je redoute qu'il parte et de me retrouver seule avec la gobe-mouches ; c'est sûr, Dieu ne me porte pas dans son cœur. Parfois, nous croisons des étrangers près du calvaire, à côté du domaine de la Tour. Nous déplorons que la châtelaine ait réquisitionné une partie de ses écuries pour accueillir des immigrés. Sidonie la prend pour une sainte, alors qu'elle se refuse à nous céder ses terres pour agrandir nos récoltes. Bientôt, elle n'aura plus le choix, il faudra bien qu'elle participe à l'effort collectif. C'est une vieille folle, veuve depuis le début du siècle, qui organise des soirées champêtres avec un phonographe, et, quand les vents tournent, des notes de musique nous parviennent jusque dans la cour, je l'imagine alors danser avec ses Bédouins. Comment peut-elle organiser ces ripailles avec ces tire-au-flanc pendant que nos hommes meurent au combat ? Chaque lundi, Sidonie la ravitaille, elle nous commande nos volailles, les meilleures de la région, comme chacun le sait. Quand je la vois partir guillerette, le panier sous le bras, je me demande ce qu'elle va encore imaginer pour traîner là-bas, parmi cette faune de malfrats. Le maire m'a demandé d'embaucher trois Tunisiens pour les moissons. Ai-je le choix de refuser ? Il faut que je l'écrive à Henri, ou alors j'attendrai de le lui dire de vive voix, car il sera parmi nous le 15 de ce mois. Mon cœur s'emballe quand j'y pense.

Je vais organiser un grand repas pour son retour. J'ai pensé à tout. Les tréteaux et les planches sous la grange, avec nos plus belles nappes. Le cochon grillera dès l'aube, et Sidonie préparera des bouquets de primevères pour agrémenter la ronde des plats. Nous boirons du vin, tant pis, Henri me grondera, mais je sortirai l'un des meilleurs du chai. Bien sûr, j'inviterai les paysans, ceux qu'Henri considère comme ses frères, avec leurs femmes et leurs enfants. Le maire et le curé aussi, et même si d'autres viennent en curieux se mêler à la liesse, nous les laisserons boire et danser. Je veux qu'Henri soit accueilli en roi, nous sommes tout de même les plus gros propriétaires du canton après ceux du domaine de la Pommeraie. Je suis sûre que mon mari saura apprécier mon attention, même si j'ai hâte que

nous nous retrouvions seuls tous les deux pour le réconforter après ces mois d'enfer. Mais d'abord, honorons son courage, et par la même occasion un peu le mien. Je veux qu'il soit fier de moi, fier que j'aie tenu notre propriété d'une main de maître pendant son absence. Ce soir-là, nous éviterons de parler de labours et de semences, il sera bien assez temps, mais aussi nous oublierons les combats, à moins qu'Henri ne se résigne à répondre aux questions qui ne manqueront pas de lui être posées, notamment par ces femmes avides de nouvelles d'un frère, d'un mari ou d'un enfant, comme si Henri avait la moindre chance d'avoir croisé un des leurs dans ces charniers. Ils sont tous disséminés sur sept cents kilomètres de lignes de combat, entre la côte belge, sur la mer du Nord, jusqu'à la Suisse. Pour l'heure, je ne veux plus y penser. Je vais raccommode ma plus belle robe, à la mode parisienne, comme Jeanne l'a fait le mois dernier, laquelle s'est fait envoyer par sa cousine un magazine de couture. Nous étions toutes autour d'elle quand elle l'a essayée avant l'arrivée de son homme le mois dernier. Elle rêvait qu'il lui dégrafe un à un les petits boutons de nacre le long de son buste, seulement Raymond n'a même pas eu l'idée de dégrafer le premier. Tout désir l'avait quitté, même celui de la gaudriole. On verra bien pour Henri ; moi, ça ne m'obsède pas, je m'en accommode. Mes joues s'empourprent à convoquer les images interdites de la bassine. Mais qui pourrait percer mes secrets les plus intimes ? Dieu peut-être, seulement je refuse de m'en faire un allié.

La lettre dépassait de la poche du vieil Anselme, le vaguemestre. Je ne l'ai pas vu arriver puisque j'étais penchée au-dessus de l'auge des cochons pour y verser de l'eau, enfoncée jusqu'à mi-cuisse dans la soue. Il a toussé et j'ai sursauté. Près de lui, le maire avait déjà enlevé son chapeau. Un vertige m'a saisie tandis que mon cœur s'est emballé. Plus tard, on m'a dit que j'étais tombée toute droite, sans même me raccrocher à la barrière. Qui m'avait relevée, qui m'avait lavée ? Je n'en avais pas la moindre idée, enfin si, peut-être, mais je préférerais ne pas le savoir. Il paraît que j'étais restée sonnée deux jours, sans même verser une larme, au fond de mon lit, avec Léon et Sidonie à mon chevet. Puis j'ai fini par accepter de boire la soupe, et j'ai eu la force de demander : « Comment... comment cela est-ce arrivé ? » Léon n'était plus que l'ombre de lui-même. Il avait vieilli de dix ans ; tout ratatiné, comme les pommes qu'on jette aux cochons. Pourtant

c'est lui qui a parlé : « Ma pauvre petite, Henri s'est défenestré avant d'atteindre la gare d'Orgères-en-Beauce. Son corps nous a été rendu hier matin. T'en rends-tu compte, on ne peut même pas lui dire une messe. » Abasourdi, mon regard s'est posé sur Sidonie, qui pleurait en silence.

Aujourd'hui, je me suis levée. J'ai sommé Sidonie d'arrêter de pleurnicher et de venir me demander sans arrêt ce dont j'avais besoin. J'ai besoin de silence, d'essayer de comprendre ce qu'il m'arrive, cette honte qui me ronge et m'empêche d'avoir de la peine pour Henri. Il s'avère en effet que ses dernières lettres étaient moroses, comme écrites machinalement, sans plus d'effusions tendres. J'avais mis cette tiédeur sur le compte du manque de temps, de la fatigue, des combats redoublés, c'est vrai, mais je n'imaginais pas à quel point cette fatigue l'avait avalé tout entier. Je n'admettais pas qu'il flanche, alors qu'il rentrait enfin au bercail, sur ses terres qu'il aimait tant, alors qu'il m'avouait dans chacune de ses missives cette impatience de me retrouver qui l'animait. Mais Henri n'a pas choisi de mourir au combat, il ne sera pas décoré et son nom ne rejoindra pas les héros de notre monument. Henri m'abandonne sans gloire ni pension de guerre. Pire que sa mort, il m'a légué l'opprobre, je ne parle pas de son père ou de Sidonie, mais de celui dont m'accableront les paysans d'ici, et aussi nos acheteurs, ou même les notables du canton, le maire et le curé en première ligne. Comment pourrai-je les croiser sans baisser la tête ? Par égard pour Léon, certains braves sont venus se recueillir tôt ce matin dans notre chambre, devant sa dépouille, mais j'ai bien vu qu'ils se sont hâtés, prétextant l'urgence du travail. Il n'a laissé aucune lettre sur lui pour expliquer son geste. Comme si un coup de folie l'avait frappé à quelques kilomètres de la délivrance. Je ne peux pas l'accepter, je ne peux pas ! Quand ils ont quitté la pièce tout à l'heure, je n'ai pas pu me retenir, mes poings se sont écrasés contre la poitrine froide d'Henri, et j'ai frappé, frappé en l'insultant, jusqu'à ce que Sidonie accoure et m'arrache à ma colère en me jetant un seau d'eau sur le visage. Toute cette colère me terrifie, mais, pour une fois, je me suis abandonnée aux bras de Sidonie et, tremblante et gémissante, je me suis laissé entraîner jusqu'à sa chambre pour qu'elle me sèche et m'allonge sur son lit. Léon est venu nous rejoindre, il a posé sa main sur mon épaule, les yeux rougis. Avant de sombrer dans le sommeil, j'ai entendu Sidonie dire à Léon : « Je vais aller

voir le curé, il faut qu'il accepte au moins que Monsieur Henri soit accueilli en terre consacrée dans le caveau familial. »

C'est ainsi que le printemps s'achève, et que, chaque dimanche après la messe, Léon, Sidonie et moi allons saluer Henri au cimetière. Léon reste recueilli plus longtemps que nous, avec son petit bouquet de fleurs à la main. Quelle tristesse de voir ce vieil homme accroché à sa canne, la tête baissée et les mains tremblantes devant les noms de sa femme et de son fils gravés en lettres d'or sur la pierre tombale. Sans doute en ces instants prie-t-il pour que Dieu lui accorde enfin, magnanime, l'occasion de pouvoir les rejoindre. Je m'inquiète pour lui, je redoute qu'il ne survive pas longtemps à son fils. Lui a connu les combats contre les Prussiens et sait à quels maux les hommes peuvent succomber ; perdre un bras ou une jambe ne suffit pas pour donner son dû à la guerre, parfois, les têtes aussi peuvent être irrémédiablement perdues.

Depuis que Sidonie s'est battue pour obtenir une place à Henri au cimetière, je m'efforce de tolérer ses bondieuseries et ses lubies de marraine de guerre. Elle écrit à un jeune soldat orphelin de son âge, lui fait parvenir des colis, et je ferme les yeux sur les denrées qu'elle subtilise en cuisine pour les stocker dans sa chambre, des biscuits, quelques pommes, des noix ou encore un peu de tabac que lui concède Léon. Par contre, je ne suis toujours pas en mesure de l'écouter lire les lettres de son poilu, et la première fois qu'elle en a lu un passage à Léon, je suis partie furieuse en claquant la porte. Elle n'a pas su que je m'étais élancée jusqu'au bois du Pendu pour m'asseoir sur une souche et laisser mes larmes se répandre sur la terre mousseuse. Quand je suis rentrée, une tisane de thym fumante m'attendait sur la table, avec ce petit mot : *pardon, Lucienne, je comprends votre peine, je n'aurais pas dû*. Bien sûr que tu aurais dû, pensais-je, tu aurais dû me cracher au visage : *il n'y a pas que vous au monde, ni votre douleur, votre Henri, que pourtant vous n'avez jamais vraiment aimé, ni votre travail acharné à maintenir une terre qui vous déteste comme vous pouvez me détester depuis toujours, alors que je me tue à me rendre gracieuse pour vous plaire !* Mais voilà, Sidonie, gentille, dévouée, innocente, ne me dira jamais ce qu'il faudrait que j'entende, néanmoins, je pourrais sans doute me donner la peine de l'apprécier un peu.

Je ne sais pas si c'est parce que ma fierté en avait pris un coup, mais peu à peu, j'ai lâché du lest dans la gérance de la ferme et dans mon caractère. Léon me le disait : « Eh bien, on t'entend plus râler, Lucienne, qu'est-ce qui t'arrive ? Et l'intendant militaire, tu l'as pas insulté cette fois, il t'a pourtant proposé d'être rachetée par la coopérative, t'as rien dit, tu vas pas lâcher, Lucienne, hein ? Pense à Henri, il aurait pas aimé ça ! » Le pauvre bougre, il n'a plus qu'Henri à la bouche et, depuis sa mort, il porte même un de ces gris-gris ridicules qui pullulent en ville, comme si la superstition laïque ou religieuse pouvait secourir qui que ce soit. Chacun prie pour sa cause, pour que la guerre cesse surtout, mais aussi pour qu'un homme revienne, qu'une femme accouche d'un bébé vigoureux, qu'une vieille fille se marie ; et moi, j'implore le ciel pour sa clémence, qu'il ne soit ni trop chaud ni trop froid ou venteux, que les moissons s'annoncent sous les meilleurs auspices. Car il est temps de se préparer.

Cette année encore, j'ai gardé l'ensemble de nos terres, malgré le travail harassant que ça nous demande. Depuis plus d'un an et demi, je me tue à la tâche, non seulement pour maintenir nos récoltes et les vendre, mais, ce qui me coûte le plus, pour administrer les journaliers ou les ouvriers agricoles durant les moissons. L'année dernière, il m'a fallu superviser tout ce petit monde d'hommes, de femmes ou d'adolescents, distribuer leurs tâches, leurs horaires, leurs gîtes, et gérer l'intendance des repas de fortune pris aux champs à la pause du midi, et le soir dans la cour en fin de journée, quand chacun, épuisé, n'avait même plus la force de se parler. Les hommes rechignaient parfois à se soumettre à mon autorité, mais je ne cédaï en rien, et surtout pas au montant des salaires, chaque jour redoublant ma surveillance sur le rendement de chacun. Et dire qu'il me faudra en plus, cette année, accueillir ces migrants du Nord ou même des colonies. Il paraît que des troupes maghrébines, ces démons en djellaba, sont acclamées et promettent la contre-attaque tant attendue ! Toute la presse en parle, certains tirailleurs tunisiens en convalescence chez la châtelaine ou accueillis par un foyer musulman se sont déjà présentés à la ferme. Depuis qu'Henri est mort, une langueur m'a prise aux jambes et aux bras, et avec tout ce travail, Sidonie et moi avons grand besoin d'aide, même avant l'heure. Aussi, j'ai fini par accepter que l'un d'eux nous rejoigne dès maintenant, celui dont l'état physique et mental nous garantira un travail

sérieux, car je ne veux pas engraisser un tire-au-flanc ou, pire, un de ces querelleurs de couteau.

Il s'appelle Hassan et se présente chaque matin à six heures. Pour l'instant, il a la charge de retaper les étables et le poulailler, de fendre le bois pour l'hiver prochain et de réparer les clôtures. Chaque midi, Sidonie lui apporte un panier. De loin, je la vois faire de grands gestes pour essayer de se faire comprendre de ce zoulou, on dirait qu'elle s'en est déjà fait un ami, il faudra encore que je la mette en garde, pas de rapprochements avec ces hommes-là, c'est la règle. Il faut se méfier des étrangers, surtout de ces indigènes aux coutumes de sauvages. Mais Sidonie n'en fait toujours qu'à sa tête ; elle me fatigue. Elle, elle aime tout le monde, que ce soient des enfants, des vieillards, tout un chacun, et surtout les plus miséreux, c'est dans ses gênes, et pourtant on ne sait pas d'où ils viennent. Cette enfant déposée à l'orphelinat n'a pas hérité d'une vie heureuse, elle a dû s'élever comme elle a pu, de familles d'accueil en institutions, mais elle a appris à lire et à écrire, et elle vit chaque instant comme si c'était le dernier, comme elle dit toujours. Je ne comprends pas qu'elle ne m'ait pas quittée, surtout après la mort d'Henri ; cette situation nous fragilise tous. Bientôt, Léon ne sera plus, et qui sait si je pourrai continuer à tenir cette exploitation. Eh bien, au contraire, Sidonie s'accroche à moi comme un chien fidèle à son maître. Je vois bien qu'avec le temps je commence à la regarder autrement, mais tout de même, qui sait ce qu'elle traficote ? Qu'elle ne croie pas que je vais la garder à demeure ma vie entière ! Je n'ai besoin de personne, ici, la terre vous apprend la solidarité des bras, mais aussi la solitude des cœurs, c'est ainsi, le travail rend dur. Je l'ai appris depuis longtemps, et d'Henri encore davantage. Quand on gère des terres, on n'a plus le temps pour le badinage, encore moins pour toutes ces bonnes actions auxquelles Sidonie s'adonne. Sans doute le soir au creux de ses draps rêve-t-elle à un stupide prince charmant qui viendrait l'enlever sur son destrier blanc, pétri d'amour et de rêves d'enfants. Ce n'est pas en fréquentant ces grenouilles de bénitier à la paroisse ni ces miséreux qu'elle s'en sortira un jour. Encore moins ce demi-noir aux allures de gourou. Moi, les hommes, de toute façon, peu importe d'où ils viennent, je m'en suis toujours méfiée. Depuis que le frère de mon père m'a emmenée à la pêche avec lui alors que je n'avais qu'à peine dix ans. Bien sûr, je n'ai jamais rien dit, qui m'aurait cru ? Ma mère

n'a même jamais remarqué mes robes tachées d'herbe ni mes yeux rougis quand je rentrais. On n'avait d'yeux que pour ces magnifiques brochets que mon oncle soulevait fièrement. En quelque sorte, Henri m'a sauvée de ses griffes, car, la veille de mon mariage, j'ai réussi à lui cracher au visage que s'il s'avisait de m'approcher encore une fois, je balancerais tout à mon mari. Personne ne m'a demandé pourquoi je refusais de manger le moindre poisson. *C'est une lubie comme une autre*, pensaient-ils tous. De toute manière, chez nous, on entretient le culte du silence, c'est tellement plus pratique. Et Henri ne dérogeait pas à la règle ; ça m'allait bien.

Pendant que mon esprit s'égare, je n'ai pas vu Sidonie s'approcher avec Hassan. Je suis accroupie sur le seuil de la cuisine, en train de plumer une poule. Leur présence si près de moi m'agresse, mais je ne dis rien. Mon regard n'ose pas s'attarder sur cet homme robuste aux épaules larges et aux cheveux crépus. Son odeur de sueur et d'herbe brutalise mes narines. Sidonie m'apostrophe, Hassan voudrait apprendre notre langue et serait prêt à prolonger sa journée une heure de plus pour que celle-là lui dispense des cours. Mon visage se crispe. J'hésite à répondre tant cette demande incongrue m'inquiète. Cette fois, mon regard sévère fouille chacun de leurs visages, et surtout celui de l'homme, dont le sourire semble aussi doux que celui d'un enfant. Alors, je ne sais pas ce qui m'a pris, mais j'ai dit : « Ben, du moment que le travail est bien fait, moi, ça m'est égal. »

Chaque soir à six heures, Hassan épelle les lettres de l'alphabet ou répète les phrases de Sidonie. *Le chat est un animal, la fleur est un végétal, la pierre est un minéral.* Aujourd'hui, je l'entends lui lire *Le Dormeur du val* d'Arthur Rimbaud. Ce poème sonne tristement dans cette nouvelle guerre. Que peut en comprendre un Africain sur ces terres beauceronnes ? Au début, quand ils se sont installés tous les deux sur la table de la cuisine, j'évitais de les croiser et sortais vérifier si le travail de cet homme avait été bien fait. Et puis, les jours passants, je me suis surprise à traîner en cuisine devant le poêle sous le prétexte de chauffer la soupe, alors que j'étais curieuse d'écouter Sidonie déclamer ses poèmes, chaque jour un nouveau, dont je m'étonnais de l'effet sensible qu'ils me procuraient. Léon aussi s'arrangeait pour rester. Lui comme moi savourions ce temps à mille lieues de nos préoccupations habituelles. Le maître et l'élève semblaient aussi appliqués l'un que l'autre, et je m'inquiétais de cette complicité qui ne manquerait pas de s'installer entre eux. Car, peu à peu, Sidonie nous racontait le désert, le minaret et les prières, les gâteaux au miel et les chants des femmes. Hassan devait se marier quand il a été sommé de rejoindre l'effort de guerre français. On lui promettait des primes et des gloires. Il n'a que dix-neuf ans. Et tout ce qu'il a gagné, ce sont ces jours de terreur dans les tranchées à respirer les morts et les poussières, les gaz ou les poudres. Et puis ce froid qui lui gelait les os, au point qu'il urinait sur ses mains pour se réchauffer. Alors, cette blessure à la jambe, il l'a bénite, car on l'a déplacé à l'arrière, puis comme la gangrène le menaçait, vers l'hôpital de Chartres, avec la promesse d'une convalescence étendue s'il s'engageait à travailler aux champs. Il commence à dire quelques mots, enfin, on le comprend, mais jamais il n'ose lever ses yeux sur moi. C'est comme si je n'existais pas. Tant mieux, je ne désire partager avec lui aucune intimité. Seulement, quand les moissons ont commencé, je l'ai affecté aux terres les plus proches. Je n'ai pas vraiment réfléchi, ça s'est passé ainsi, et Sidonie y a vu l'expression d'une gentillesse. Ainsi, il peut continuer son apprentissage avec elle sans avoir à marcher des kilomètres après ces journées harassantes. Malgré la fatigue, il ne rate aucune occasion de lire et d'écrire,

et Sidonie, même éreintée, ne manquera pas à sa parole, sous peine de se mortifier devant Dieu et ses saints.

Nous sommes aux premiers jours du mois d'août. Les battages nous occupent tous désormais. L'année dernière déjà, face à la pénurie de main-d'œuvre, alors que nous pensions que la guerre serait pliée l'année suivante, tous les civils avaient été sollicités : femmes, réformés, vieillards, adolescents, et même les enfants. L'appel du président du Conseil à achever les moissons avait galvanisé notre goût du sacrifice et du patriotisme. Cette nouvelle année suscite moins d'enthousiasme, pourtant quatre cent mille hommes ont été retirés du front et affectés aux usines, aux mines ou aux récoltes. Des prisonniers grossissent les rangs en plus des coloniaux. Aussi, nous sommes un seul corps, plié, meurtri, les mains écorchées par les premiers coups de faux. Sueur, chaleur et fatigue sont devenues notre lot quotidien. Comme il nous semble loin encore ce jour de la fête de la moisson quand, tous, nous festoierons la fin du labeur. Pour l'heure, nous manions les faux en cadence à des kilomètres à la ronde. Le déjeuner, rapide, interrompt ce ballet autour d'un casse-croûte fait de graisse tartinée sur du pain, d'œufs durs et parfois d'une soupe au lard. La solidarité donne du cœur à l'ouvrage, mais, moi, je rêve qu'à l'avenir nous soyons moins nombreux une fois dotés d'une batteuse mécanique, et pourquoi pas d'un tracteur. Seulement, aucun profit ne nous a permis ces dépenses cette année encore. Et puis, je pense à toutes ces bouches à nourrir, aux copieux dîners que je dois organiser pour tous mes batteurs. Ce soir, aurai-je assez de soupe aux choux, de pot-au-feu, de pommes de terre ou de viandes rôties, le tout largement arrosé de vin ? Sidonie est sur la brèche en cuisine. Je me rassure, comme d'habitude elle veillera à ce qu'il ne manque de rien, et ce soir, repus, ils entonneront leurs airs préférés et les rires résonneront dans la cour.

En général, je ne traîne pas aux banquets, les femmes aident Sidonie à finir de ranger la vaisselle alors que je rejoins mon lit. Seulement, aujourd'hui, la chaleur nous accable et la nuit promet un repos difficile. Aussi, j'ai décidé de me rafraîchir à la rivière, de longer sa rive et de m'asseoir sur le ponton près du lavoir. Alors que mon esprit vagabonde loin des préoccupations agraires, enfin délestée de mes responsabilités, j'entends un craquement sous mes pieds. Une ombre glisse dans l'eau. Des

palpitations cognent ma poitrine, je me raidis puis me penche en silence pour ne pas me faire remarquer. Après quelques secondes, mes yeux s'accommodent à la silhouette qui s'ébat dans l'eau. Le spectacle qui s'invite me subjuge. Hassan, nu, saute et danse, la moitié du corps immergé. Mon cœur ralentit, mais je n'ose pas bouger, il suffirait qu'il lève la tête pour m'apercevoir. Mais il semble comme envoûté, les yeux au ciel, chantant au rythme de ses jambes et de ses bras, comme désarticulé. Je pense à un rite vaudou. Quelques minutes s'écoulent ainsi sans que j'arrive à m'arracher à ma contemplation. Ses sauts me révèlent ses fesses musclées, son dos et ses épaules larges, un corps puissant, on dirait un cheval fou, et il se dégage de sa chorégraphie une sensualité qui m'était jusqu'alors inconnue. Il se retourne, et je distingue ses cuisses fuselées, brillantes et sombres, et surtout, juste au-dessus, sa verge pâle sous le reflet de la lune, une verge en érection dont je n'arrive pas à détacher mes yeux, comme hypnotisée. Il contemple la lune un long moment, puis remonte sur la berge et enfle son sarouel et sa longue chemise sans même s'essuyer. Je suis toujours pétrifiée, quand j'entends au loin le chien aboyer. Ce sale cabot me cherche, il a reniflé la terre pour me retrouver. En général, je l'emmène avec moi, mais là j'avais besoin d'être seule, de cette solitude nécessaire qui vous aspire de l'intérieur. J'aimerais lui hurler de se taire, mais je ne peux pas ; seulement, Hassan lève les yeux, et je me précipite vers le chien, qui arrive vers moi de l'autre côté du ponton. Il couine sous mon coup de pied et s'enfuit derrière un bosquet. Je tremble de colère, mais je ne sais pas si c'est à cause de l'humiliation d'avoir été démasquée ou de celle d'admettre qu'un trouble violent m'a secouée tout entière. Est-ce possible qu'il l'ait compris ? C'est sûr, il a dû me reconnaître, la présence de la lune le permet. Il sait désormais que je suis restée à le fixer du regard. Comment pourrais-je le croiser au champ désormais ?

Quand je rentre, je rejoins ma chambre en retirant mes sabots. Léon et Sidonie dorment du sommeil du juste, alors que je tourne et me retourne dans mon lit. Le sommeil ne m'offre aucun répit, il laissera mon esprit me torturer, je reverrai cette peau noire et luisante, ces fesses fermes et ce sexe dur dans cette chorégraphie tribale. Je sais désormais que, chaque jour, ces images ne me quitteront plus. Elles viendront sans cesse me hanter. Oui, je le sais, et il faut que, dès à présent, je m'applique à déjouer ce sortilège, que

cet « homme-poisson » sorte de ma tête. Au petit matin, quand enfin je sombre dans les bras de Morphée, Henri me regarde avec son air triste. Deux heures plus tard, je m'attable, silencieuse, devant un bol de café, et je ne peux pas m'empêcher de prononcer *caoua*, terme qui se répand au front par les tirailleurs algériens, dont Henri déplorait la présence. Face à moi, Sidonie lape son lait comme un chaton. J'ai envie de l'écraser entre mes doigts. C'est de sa faute si ce Tunisien traîne chez nous au-delà des horaires légaux. Ses leçons de français m'apparaissent dès lors sous un mauvais présage, celui qu'elle succombe à son désir d'Hassan. Elle s'est bien moquée de moi. Comment peut-elle, en pleine période de moissons, s'astreindre sans rechigner à prolonger sa journée de labeur et endosser ce rôle de maîtresse d'école, si ce n'est parce qu'elle le désire ? Et plus je la comprends, plus j'ai envie de lui jeter mon café brûlant à la figure. J'observe son visage lisse et sa poitrine ferme lovée dans son corsage, ouvert plus que de raison à cause de cette chaleur qui nous accable dès l'aube. Comment ce sauvage pourrait-il résister à ce corps gonflé de sève ? Alors, je leur dis : « Je ne veux plus voir ce bicot chez nous ! » Ils me regardent avec deux paires d'yeux ronds. Sidonie et Léon, avec leurs bouches ouvertes. Sidonie tente de riposter, je ne lui en laisse pas le temps, lui clouant le bec avec un « ce n'est pas négociable, il travaille mal, qu'il retourne chez la châtelaine ! ».

Désormais, nous lions les gerbes de blé. Nous nous y prenons tôt le matin, car, avec l'humidité de la nuit, c'est plus facile. Nous prenons une poignée de paille à terre, il suffit de bien l'égaliser et de la passer sous la gerbe en un tortillon par-dessus puis de la passer en dessous, comme pour fermer une boucle de ceinture. Pour les nouveaux, c'est un coup à prendre. Les gestes sont lents mais sûrs, les femmes ont remonté leurs jupes, et je note les regards des hommes sur leurs cuisses. Sidonie est l'une d'entre elles. Depuis le renvoi d'Hassan, elle ne m'adresse plus la parole. Elle pouvait tout accepter de moi, mais cela, elle ne l'a pas pu. Depuis qu'elle me toise avec son regard noir, je ressens un regain d'intérêt pour elle. Je crois qu'elle a compris. Nous sommes à égalité désormais, du moins convoitons-nous le même homme. Je tente d'oublier cette folie, de me concentrer sur mon labeur et la gestion de ces ouvriers dont j'ai la charge, mais tout mon être se languit de ces instants interdits, quand le corps de cet homme est venu torpiller mes certitudes. Sidonie et moi, nous nous défions désormais. Je le vois dans cette façon nouvelle qu'elle a de marcher la tête haute, de bomber la poitrine quand elle me croise. Toute son allure crache sa haine de moi. Je ne vais pas m'en plaindre, je l'ai bien mérité et, si je suis honnête, je l'ai même espéré. Pourtant, maintenant que nous y sommes, je m'étonne d'en être contrariée. Je n'oublie pas que, sans elle, Henri aurait été définitivement excommunié, et moi avec par la même occasion. Alors, pourquoi m'être toujours méfiée d'elle ? Et aujourd'hui encore, pourquoi ne pas lui laisser la primeur de cet homme ? Au lieu de cela, je tremble à l'idée qu'ils se voient en cachette, je surveille ses faits et gestes avec plus d'acharnement qu'avant. Hier au soir, j'ai même traîné autour du domaine de la châtelaine, avec la crainte de les surprendre allongés dans l'herbe. Je ne lui laisse plus une minute de répit à la ferme, et elle travaille les dents serrées sans rechigner. Seulement, le soir, quand les batteurs sont attablés, elle sert les plats de viande en se laissant pincer les fesses par ces hommes rustres, en riant et en me jetant sa morgue au nez. Elle dégage une sensualité que je ne lui connaissais pas, et ça décuple ma jalousie. Même Léon s'inquiète de nos relations. Il nous surveille comme le lait sur le feu, il perçoit cette ambiance électrique entre nous et il m'a entreprise récemment

sur le sujet. Que puis-je lui avouer de cette guerre animale que nous nous livrons, aussi fières l'une que l'autre ? Je n'ose plus croiser le regard de mon beau-père dont les traits chaque jour me rappellent le visage d'Henri. S'il savait, le pauvre homme, de quelle nature ma conduite les outrage, son fils et lui. La honte ne me quitte pas, mais j'apprends à vivre avec, c'est ainsi, elle me vient de loin, de ce temps de l'enfance bafouée, et aujourd'hui encore de cette même rivière, de sa berge et de ses eaux troubles. De cette vision d'un indigène d'une beauté renversante qui m'a fait chavirer.

Les champs de blé brillent sous le soleil. Le fauchage poursuit sa cadence ; à la suite des rabatteurs, les lieurs s'activent, chacun s'avancant vers une gerbe. Je me courbe et essuie mon front ruisselant. Sidonie s'interdit de suivre ma rangée, elle préfère se positionner à la lisière du champ, et nous nous surveillons du coin de l'œil. Quelque chose en moi se réjouit qu'elle se nourrisse de colère. J'apprécie chez elle cette mue soudaine qui fait écho à la mienne. Car même si le jour je tente d'étouffer ce feu intérieur qui m'anime, la nuit je laisse libre cours à mes fantasmes. J'imagine cet homme en train de me chevaucher, son sexe fier m'arracher des cris de plaisir et ses grands bras sombres me serrer contre lui. Je me sens coupée en deux, oui, deux femmes en moi s'affrontent, celle du jour et celle de la nuit. Chacune méprisant l'autre, comme Sidonie et moi. Et je commence à comprendre ce qu'elle défie chez moi, cet élan dont j'ai peur, ce qu'elle possède et dont je suis privée, cette faculté de s'émouvoir, de vouloir jouir de la vie. Après tout ne suis-je pas encore jeune et dorénavant veuve ? Avant elle, Félicie ne pouvait pas me faire de l'ombre, car aucun charme n'émanait de sa personne, aucun désir ne l'animait comme Sidonie. Pourquoi suis-je si méchante, alors qu'il suffirait que j'apprenne à ouvrir les yeux et à goûter à ce qui m'entoure ? Car, même en temps de guerre, et surtout en temps de guerre, la vie est précieuse, et chaque jour Sidonie tente de me l'instruire à ses dépens. Alors, oui, il est temps que je change mon fusil d'épaule, comme dit Léon, que je cesse de la malmenier. Tout en fauchant les longues tiges de blé, je me promets de me radoucir à l'avenir. Seulement, le soir, en l'imaginant aux bras d'Hassan, mes mauvais penchants me reprennent.

Justement, ce soir, une intuition me guide à la rivière, alors que je me suis interdit d'y retourner. Assise sur la terre meuble, j'écoute les stridulations

des insectes et le clapotis de l'eau. Je ne sais pas combien de temps je suis restée ainsi, fébrile, espérant qu'il reviendra s'ébattre devant mes yeux. Je revois ses hanches onduler, il s'avance et recule par petits sauts sur une jambe, puis remue l'autre jambe, la soulève et la replie avec la même grâce. On dirait qu'avec ses mains il soulève quelque chose qu'il agite au-dessus de sa tête. Tout son être dégage virilité et noblesse, bien loin de ce que m'évoquait son peuple jusque-là. L'imaginer danser me donne le tournis. Je me recule pour m'adosser à un arbre. Je m'assoupis, quand un craquement de branches me fait sursauter. Mon cœur s'emballe. Puis j'entends des rires étouffés par le vent qui s'est levé, oui, je perçois bien deux voix, celles d'un homme et d'une femme. Elles proviennent de ma droite. Je me lève et je me rapproche de ces voix en me courbant, les pieds nus pour ne pas faire de bruit. Cette fois, la lune absente ne me permet pas de bien distinguer les deux silhouettes assises, deux ombres qui remuent doucement. Il faut que je m'approche encore, mais des tremblements saisissent mes jambes, j'ai peur de découvrir ce que je redoute. Et pourtant, ces quelques pas de plus me plongent tout à coup dans le plus profond malaise. Hassan et Sidonie, enlacés, commencent à se déshabiller. Alors, c'est bien vrai, mais depuis combien de temps ces deux-là sont-ils amants ? Est-ce arrivé dès le premier jour de leur rencontre, avec ce désir urgent des corps affamés qui se reconnaissent, ou l'un et l'autre se sont-ils retenus jusqu'à ce qu'un jeu de séduction les fasse basculer jusqu'ici ? Quelle importance, dorénavant ils se jettent l'un sur l'autre à quelques mètres de moi qui suis cachée derrière un arbuste ; j'entends mes pulsations cardiaques résonner dans ma tête, prise de vertiges et de nausées. Mon ventre se tord sous l'effet des spasmes, je dois m'accroupir dans l'herbe humide, les pieds gelés. Des larmes ruissellent sur mes joues. Un hoquet me surprend, je l'étouffe de mes deux mains sur la bouche. Je ne sais pas pourquoi, c'est mon propre corps qui me revient en mémoire, mon corps étouffant sous son poids, mes deux mains arrachant l'herbe avec mes ongles noirs de terre. Cette douleur au bas-ventre me faisait grimacer, comme celle que je ressens maintenant, et je me sens écrasée comme lorsque son torse secoué de convulsions s'enfonçait dans ma cage thoracique. Alors, je revois le visage de mon oncle, ses traits tordus, et j'inhale son souffle court, son haleine avinée. Et puis, autour de moi, comme aujourd'hui, j'entends le clapotis de l'eau, je vois les feuillages danser au-dessus de ma tête. Après, j'éprouve la sensation d'un poids qui se

déleste, je reprends mon souffle. À présent, je suis assise sur les genoux et je me penche pour vomir une bile noire sur l'herbe tendre. À ce moment, je me rappelle qu'il s'agit d'Hassan et Sidonie, qu'ils sont consentants, qu'ils succombent à l'attraction des corps qui exultent, ce mystère dont j'ignore tout, cet élan réciproque, ce désir véritable. Alors, même si un instant j'ai eu envie d'interrompre la magie de leur corps à corps, je n'en fais rien, je recule, cette fois avec la gêne d'être en trop, et je rentre vacillante, les sabots en main, rejoindre les derniers batteurs qui quittent la ferme.

Étrangement, ma nuit fut calme. C'est comme si ce poids avait continué à se délester pendant mon sommeil. Je sais désormais que ni l'envie ni le dégoût ne vont me tourmenter. Un apaisement s'est emparé de moi, comme sous l'effet d'une soif qu'on étanche. Après la vision d'Hassan et Sidonie, de leurs corps nus abandonnés à la rive, face à cette réalité crue, mes fantasmes se sont comme dissous d'un seul coup, dans l'enchevêtrement du passé et du présent. J'ai compris qu'un corps d'homme ne rêve pas toujours d'en soumettre un autre. Et moi non plus, je n'ai pas besoin de me défendre de tout ; la vie n'est pas toujours hostile. Cette guerre cessera, les exactions que promettent les derniers jours de l'ennemi aussi, et l'armistice sera bientôt signé. C'est dans cet état d'esprit que je donne les premiers coups de faux ce matin, et mes yeux cherchent ceux de Sidonie, pliée elle aussi un peu plus loin sous le joug de la herse, mais sûrement aussi à cause des courbatures consécutives à sa nuit torride.

Dimanche, j'irai le chercher. J'irai au domaine de la Tour, je demanderai à la châtelaine qu'elle me redonne Hassan, mais aussi ses autres compatriotes, ces hommes fiers, fils du Soleil et du désert, venus combattre auprès des nôtres. Le mois dernier, Poincaré a reconnu leur travail et a honoré ensemble soldats et travailleurs des colonies. Tout récemment, la division marocaine s'est couverte de gloire au nord d'Arras. « Ils devront avoir une part dans la gratitude du pays », a-t-il prononcé dans son discours d'ouverture d'un hôpital musulman. Et puis, je vois bien que ces hommes n'agressent pas les femmes, ni aux champs ni au village, ils fréquentent nos cantines, nos institutrices pour apprendre notre langue et sont doux avec les enfants. Ils ne méritent pas notre haine, et heureusement que nos marraines de guerre et nos infirmières en ville expriment davantage de compassion pour eux que nous dans le pays. Sans doute devrais-je les laisser en repos

pour leur fête de l'Aïd el-Kebir. Je me surprends même à envisager de leur donner les quatre francs de l'heure réglementaires, plutôt que ces trois francs sous le prétexte qu'ils demandent un jour de repos pour leurs prières.

Malgré le retour d'Hassan chez nous depuis un mois, Sidonie fait toujours mauvaise figure. Elle ne comprend pas mon soudain revirement et craint mon désir d'entreprendre son bel éphèbe. Si elle savait que cette folie m'a quittée, mais comment pourrais-je le lui dire ? Bien sûr, je ne peux pas le nier, cet homme, je l'ai désiré comme une possédée, et cela m'est bien égal qu'elle couche avec lui, elle doit bien s'être aperçue que je la laisse tranquille désormais. Je la trouve ingrate. Mais je ne lui en veux pas, j'ai conscience de lui avoir causé beaucoup de torts. Seulement, maintenant qu'elle ne m'en dispense plus, ses prévenances me manquent : mon café servi chaque matin avec une fleur, ses prières pour Henri et moi à la messe, sa brosse qui démêle mes cheveux quand le foin les agresse trop, et que sais-je, toutes ces attentions qu'elle s'évertuait à m'offrir pour me rendre la vie plus douce. « Tu l'as bien mérité », tonne Léon quand il voit ma mine renfrognée, « tu n'as pas arrêté de la brutaliser, cette pauvre petite, tu t'en souviens ? » Alors, je tourne la tête pour éviter de lui montrer mon visage désolé, car je suis toujours fière et têtue comme une mule, il le sait bien, Léon. Il sait aussi bien d'autres choses, mais une pudeur tacite nous empêche d'en parler. Il a bien vu qu'Hassan et Sidonie se couvaient des yeux, mais il laisse faire, que pourrait-il d'ailleurs empêcher, lui qui faiblit de jour en jour ? Désormais, même se rendre à l'église ne lui est plus possible. Il a tout juste la force de jeter quelques grains aux poules. Je m'inquiète pour lui. J'ai fait chercher le docteur la semaine passée parce qu'il ne se levait plus. Le docteur m'a dit que son cœur fatiguait, il m'a recommandé de le nourrir de poisson gras et de mûres. Les mûres, on en a à foison, mais pour le poisson, c'est autre chose, comment pourrais-je lui en rapporter ? Ah ça oui, au bord de la mer, les maquereaux, ce n'est pas ce qui manque, mais ici... Une nausée me prend à la seule idée de cuisiner cette bestiole de malheur. Heureusement, Sidonie lui lit toujours les nouvelles qu'elle reçoit de son orphelin du front. Elle ne mélange pas tout, son amoureux, ici, et son filleul, là-bas. Depuis l'électrochoc de la rivière, j'apprends à la considérer autrement, elle ne le sait pas bien sûr, mais elle n'est pas sotte, elle doit quand même bien remarquer que mes paroles se

radoucissent et qu'il m'arrive même de lui sourire. Je vois alors ses sourcils se lever, avec cet air de dire, *qu'est-ce qui lui arrive, à Lucienne ?*

Dès lors, les foins nous occupent. Nous assemblons les tiges en bottes par centaines puis les égalisons. Nous n'avons qu'une ou deux charrettes que la Pommeraie nous prête depuis la réquisition des chevaux, et les hommes les plus forts les tirent. Parmi eux, Hassan fait figure de chef, et jamais il ne rechigne à l'effort, malgré sa jambe encore fragile. Pour le reste, ses compagnons et lui devront retourner au front dans quelques semaines, leurs convalescences arrivent à leur terme, et je vois bien au regard lointain de Sidonie, à table, que cette pensée ne la quitte plus. J'ai de la peine pour elle. Qui l'aurait cru ? Hier, elle a enfin daigné m'offrir un pauvre sourire à force de me voir lui être agréable. Ça m'a fait chaud au cœur. Mais à l'heure où nos relations s'apaisent, une angoisse nous étreint, celle de la santé de Léon. Il ne mange presque plus et il n'a pas quitté son lit depuis deux jours. Nous le veillons à tour de rôle, et chacune, sans se le dire, en devine l'issue.

Quand nous rentrons des champs, Maurice, l'enfant de chœur qui le veille, accourt vers nous avant que nous ne rentrions dans la chambre. Il dit : « Faut appeler le curé. » Sidonie et moi nous dévisageons, nos yeux commencent à rougir, et Sidonie crie au gamin : « Allez, qu'est-ce que t'attends, vas-y, file, va le chercher, nous, on prend le relais. » Chacune de nous tient la main de Léon, de chaque côté du lit. Je m'assieds sur une chaise et Sidonie s'agenouille. Léon peine à respirer. De temps en temps, un pauvre râle sort de sa gorge. Mais ses yeux sont bien ouverts, et il nous regarde chacune à notre tour en inclinant la tête avec difficulté. Il essaye de nous sourire, mais déjà le masque de la mort commence à rigidifier ses traits. Alors, dans nos respirations retenues, Sidonie et moi tendons l'oreille pour le laisser nous souffler dans un effort surhumain : « Mes chères petites, je vous le demande, soyez bonnes l'une envers l'autre, vous aurez besoin de vous serrer les coudes. » Puis, dans un dernier râle, l'ultime souffle de Léon s'en va alors que nos deux fronts se touchent contre sa poitrine. Quand le curé arrive, nous n'avons toujours pas relevé nos têtes, et le drap qui recouvre le cœur de Léon s'étanche de nos larmes.

Les moissons touchent à leur fin. Nous avons fêté la dernière gerbe. C'est une bonne année, malgré une main-d'œuvre capricieuse. L'intendant militaire et la coopérative peuvent être satisfaits, et nous, fiers de nous. Beaucoup nous ont quittées par manque de courage ou d'expérience, mais nous avons tenu et, ce soir, nous fêterons la délivrance, en dépit de la mort de Léon. Sidonie et moi nous sommes rendues encore tôt ce matin sur sa tombe pour lui déposer les derniers épis. Nous nous sommes recueillies plusieurs minutes, même si de nombreux préparatifs nous attendent à la ferme. Sidonie retient ses larmes, mais malgré sa peine pour Léon, je crois savoir que le départ prochain d'Hassan au front en est le motif principal. Ils se sont promis de s'écrire, seulement Sidonie craint que, la guerre finie, il ne retourne dans son pays. Sa jeune fiancée doit l'attendre, et que peut espérer Sidonie d'une liaison avec un musulman ici ? Personne alentour ne l'acceptera. Déjà qu'une rumeur gronde et que des paysans l'ont battu l'autre jour, alors qu'il revenait des champs sur la route de la Tour. Ils l'ont frappé avec les manches de leurs faux, les lâches ; la châtelaine a dû le garder deux jours entiers pour soigner ses blessures. Les moissons terminées, je pense qu'il est plus prudent que ces immigrés nous quittent ; maintenant qu'on n'a plus besoin d'eux, la population risque de recommencer à les malmenier. Pourtant, je ne cautionne plus leurs idées, je n'oublierai pas leur soutien ni leur gentillesse, et bien sûr, ceux d'Hassan en particulier, et surtout parce que, grâce à lui, mon cœur sec s'est irrigué d'une force nouvelle, d'un désir qui me faisait défaut depuis toujours. C'est venu de son corps d'abord, mais cet éveil des sens a porté ses fruits bien au-delà, je le sais désormais. Comme si un souffle vital avait balayé mes peurs et mes humeurs noires. Comme si je pouvais désormais m'autoriser à aimer et à être aimée. Et que m'importe en réalité que cela augure la fin de mon veuvage, non, ce qui compte, c'est l'espoir de vivre mieux chaque jour, et même que, ces jours meilleurs, je les partage en compagnie de Sidonie. Je veux veiller sur elle à l'avenir, lui offrir ce que je lui ai toujours refusé.

Mais pour l'heure, elle traverse les affres de la séparation. Ils se sont dit adieu à la fête de la moisson. Pourtant, nous avons mangé et bu copieusement, chanté et ri, malgré cette guerre qui semble s'installer

durablement. Nous avons oublié pour quelques heures nos blessés et nos morts, nos tranchées et nos champs, nos peurs et nos pleurs. Et puis la douleur de nos corps endoloris après toutes ces semaines de labeur. Hommes, femmes, enfants de la terre, tous, d'un même élan, nous avons fait corps sans penser à demain. Quand la dernière flamme du feu a vacillé au milieu de la cour, Hassan nous a fait l'honneur de sa danse, celle dont j'avais profité seule à la rivière, la danse de la vie et du renouveau, de l'espoir d'une paix durable retrouvée. Ses compagnons ont emboîté leurs pas dans les siens dans ce ballet solaire, puis ces hommes fiers et beaux sont repartis vers leur destin en semant dans mon cœur et dans celui de Sidonie les graines de nos futures moissons, celles de notre fraternité.

Quand tout le monde est parti, ils se sont longuement enlacés. Puis Sidonie l'a regardé s'éloigner sur le chemin de terre, aussi loin que ses yeux pouvaient le suivre. Et encore longtemps après, quand les dernières étoiles ont fait place aux premiers rayons de l'aube.

Avril 1916

Les semailles du printemps ont congédié l'hiver. La lumière se tamise en fin d'après-midi, et nous goûtons aux derniers rayons du soleil, assises sur le seuil de la cuisine, les poules déplumées entre nos jambes nues. L'hiver a été rude et le bois nous a manqué. Mais, pour l'heure, Sidonie chantonne, et moi je renifle les odeurs de la terre, avec cette joie non feinte d'une enfant qui aura bientôt le droit de courir aux champs. Malgré les taxations et l'augmentation des réquisitions, cette année encore, j'ai maintenu à flot l'exploitation. Sidonie dit que j'aurai droit à une médaille, ça me fait sourire ; après la veuve bafouée et privée de pension annuelle, il ne manquerait plus que l'État me décore comme gardienne du patrimoine ! Je me fiche bien de ces honneurs, je me doute que personne ne sera là quand il me faudra céder mes terres à des étrangers si la guerre se poursuit. Car, désormais, depuis que Sidonie et moi sommes seules, le comité agricole lorgne de plus belle mes parcelles. Ah, les chiens ! Mais je ne me laisserai pas faire, cette année encore je convoquerai la main-d'œuvre de partout. Quand j'y pense, le souvenir d'Hassan me fend le cœur, Sidonie n'a plus reçu de ses nouvelles depuis la fin de l'automne. Elle a tenté de contacter

les associations caritatives de l'armée d'Afrique par l'intercession de la châtelaine, mais rien n'y a fait, déjà qu'il est rare d'obtenir des nouvelles de nos troupes, alors des indigènes ! Malgré sa peine, Sidonie reste confiante, fidèle à son esprit joyeux. Depuis la mort de Léon et la fin des moissons, notre relation s'est renforcée, au point qu'aujourd'hui nous vivons en sœurs. Qui l'aurait cru ? Seulement, nous n'oublions pas la participation de Léon dans cette union sacrée, et de cela, nous lui vouons une immense gratitude.

Nous nous rendons au cimetière chaque dimanche, et il m'arrive même de tenir le cierge de Sidonie pendant sa prière à la Vierge. Cela dit, nous ne tenons plus compagnie à nos morts avec la même ferveur depuis que Sidonie a ressenti ses premiers vertiges avant Noël. Au début, on a mis ça sur le compte de l'anémie, de la fatigue, mais il a bien fallu se rendre à l'évidence quand son ventre s'est arrondi. Après l'hébétude des premiers moments, la joie ne nous a plus quittées. Cet enfant ne connaîtra vraisemblablement jamais son père, mais comme j'en avais fait la promesse à la terre, j'ai prêté serment à Sidonie. À ses côtés, je serai la gardienne de son fils.

Le 11 novembre 1918, à Paris, devant l'Opéra, deux coups de clairon sonnent l'armistice, avant qu'une femme drapée dans les trois couleurs et coiffée du nœud alsacien n'entonne *La Marseillaise*. Le soir même, mes bras bercent le petit Hassan et il me plaît, comme chaque soir, de lui fredonner le chant du désert, de lui conter les étoiles au-dessus des dunes, mais aussi les champs, les arbres, la rivière, et la danse si belle de son père dans le bruissement de l'eau.

« Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit. »

Le dormeur du val, Arthur Rimbaud.

OceanofPDF.com

La Munitionnette

Depuis qu'ils ont créé un Comité du travail féminin, le chef s'affole. Il a même dû nous aménager une salle de repos, alors, nous les filles, nous sommes aux anges !

Avant la guerre, je piquais dans la confection comme midinette, j'usais mon pied sur une pédale. À présent, je dirige un levier, et je préfère encore ça, mener mon pont roulant pendant dix heures, au moins je me sens utile. Ici, désormais, on fabrique toutes des obus. En dehors des six cents ouvrières anciennes de l'usine, on est ménagères, domestiques, employées, sténodactylos ou sans profession. Ça n'a pas été compliqué, on a imité nos voisines dans l'atelier. Moi, ma voisine, c'est Louise. Elle était là avant la mobilisation, une femme d'une trentaine d'années, une belle rousse au tempérament de feu. Dans mon allée, on n'entend qu'elle, c'est normal, c'est notre chef. Elle nous crie dessus gentiment, il faut que ça avance bien sûr, on comprend. On est plutôt bien traitées ici. J'ai appris par ma cousine du Creusot que, là-bas, elles lavent l'intérieur des obus au pétrole pour y enlever les matières grasses. Elles ne sont pas dans leur cuisine, faudrait pas croire. À respirer cet air vicié, elles toussent et crachent, mais, ça, personne n'en parle ! Dans *Le Miroir*, on voit de belles photos avec les ouvrières le sourire aux lèvres devant d'énormes machines. On croirait qu'elles tournent les obus ou les portent sans aucun effort. Ça nous fait bien rigoler, on en discute pendant la pause, même Louise rit avec nous. Elle n'est pas bégueule, elle sait de quoi on parle, même si c'est le chef. J'espère qu'ils ne vont pas la remplacer cette fois sur notre ligne, car Aimée, la dernière, elle, c'était une sacrée garce, toujours à nous traiter de fainéantes et à surveiller nos faits et gestes. Seulement, le mois dernier, un essieu lui a broyé le bras. Je ne suis pas méchante, mais je ne suis pas fâchée qu'elle ait débarrassé le

plancher. Depuis, avec Louise, l'ambiance est plus légère. Il nous arrive même de chanter. Pourtant, peu d'entre nous avons le cœur en liesse. Moi, mon Jean, je ne l'ai pas vu depuis dix mois, mais je n'ose pas me plaindre, combien ici ont déjà perdu leur homme ? Louise, il paraît que c'était dès les premiers jours au front. On lui a rapporté sa plaque militaire, pour le reste, elle attend encore sa dépouille. Elle nous l'a dit comme ça, en mâchant son casse-croûte, l'air de rien, mais j'ai bien vu à sa veine qui se gonflait à la tempe qu'elle ravalait sa peine. Elle fait la forte, mais au fond elle est comme nous toutes, les sanglots rentrés dans la gorge. L'angoisse nous serre les tripes, mais au moins ce labeur, tout éreintant qu'il est, il nous empêche de trop gamberger.

Quand je ne pense pas à Jean, l'imaginant comme un ver dans son sillon terreux, je pense à notre petit Léon. Ma mère me le garde à la campagne. Je ne l'ai pas vu depuis un mois. Mais, dimanche, pour mes deux jours de repos réglementaires, je prendrai le train pour le retrouver. En attendant, je compte les heures qui me séparent de lui. Et, même si je dois voyager dans la classe à bestiaux à cause des trois francs qu'il me manque, tant pis, je me raccroche au sourire de mon petit. Il vient de prendre deux ans, et je trépigne à l'idée de le serrer dans mes bras. Quand son père reviendra – s'il revient –, Léon ne se souviendra pas de lui. Je revois son petit corps langé, grand comme un avant-bras entre les mains robustes de son père, et surtout, les tremblements de mon gaillard à l'idée de devoir nous quitter, le bébé et moi.

Avec Jean, on s'est rencontrés à la fête des moissons en août 1912. Quand j'ai remarqué ce paysan aux yeux de renard et à la tignasse rousse, j'ai su que je l'inviterai à la première danse. Ma mère m'a regardée d'un sale œil, ça ne se fait pas d'inviter un garçon, mais moi j'ai toujours fait ce que j'ai voulu. Et puis, mon père était mort à mes douze ans, nous laissant orphelins avec mes trois frères, alors, ma mère, il a bien fallu qu'elle lâche du lest. Et mon caractère a suivi son chemin, buté, mais vif ; libre, mais responsable. À quinze ans, je travaillais déjà en ville. Je cousais des broderies sur des robes, des mouchoirs ou des draps pour M. de Fermages, un couturier lyonnais dont le Tout-Paris s'arrachait les modèles. Chez lui, j'ai caressé les étoffes, piqué des tissus aussi soyeux que délicats, des mousselines, du coton, de la soie, et j'ai appris à broder, d'abord à la main,

puis à la machine. J'ai même participé à un grand défilé de mode, moi, fille de paysans ; ma mère n'était pas peu fière. Seulement, quand j'ai rencontré mon rouquin, plus rien d'autre que lui n'a compté. Et j'ai troqué la machine à coudre contre la fourche pour le rejoindre à la ferme de ses parents. Les soieries, il disait que c'étaient mes hanches, mon ventre duveteux et mes seins tout doux. Alors, moi, je me suis laissé caresser et aimer et ça valait bien le coup de laisser fils et dés, machine à pied et boutons nacrés. Quand on s'est mariés, M. de Fermages m'a fait livrer la plus belle robe de mariée de sa collection 1913, et le père de Jean avait le torse bombé pour me conduire à l'autel. La nuit qui a suivi, dans son empressement, Jean a arraché quelques boutons dorés, mais je ne lui en ai pas voulu. J'avais déjà compris que le temps des appareils était bel et bien fini et que, désormais, le cœur bourru, mais sincère de mon mari, me vêtirait. Léon est né en mars de l'année suivante pour notre plus grand bonheur.

Très vite, le bonheur, il a filé à l'anglaise, à cause d'enjeux slaves dont nous ignorions tout. Et Jean est monté dans ce train vers le nord en ce beau jour d'août 1914, tout harnaché de vert-de-gris, avec son casque trop grand et ses godillots trop chauds pour la saison. Au début, on ne s'est pas trop inquiétés, lui et moi. On entendait que ça ne durerait que quelques jours. Alors, sur le quai de la gare, on s'est embrassés, un peu empruntés, comme un homme et une femme se quittent pour un voyage d'agrément.

D'agrément, le voyage a tourné à l'attente, puis à l'enlèvement, et bientôt à l'horreur.

Aujourd'hui, l'attente, la peur et la fatigue ponctuent les jours à l'usine. L'effort de guerre est tout ce qu'ils nous ont offert pour traverser notre jeunesse.

Ce matin, Jeanne, Léonie, Paulette et moi sommes les premières arrivées aux vestiaires. On aime se retrouver pour boire notre café, une infâme pisse de chat, mais on s'en fiche bien. On apprécie ce temps à papoter ensemble avant de nous jeter dans le feu, la fumée, le métal en fusion, dans cette atmosphère brûlante et brumeuse, mêlées à ces femmes et ces quelques hommes aux narines noires et aux vêtements de cuir. La cadence est infernale. Nous, nous sommes encore jeunes, mais que dire d'Hortense, Paule ou Lucienne qui ont dépassé quarante ans et sont déjà usées par leurs nombreuses grossesses ? Certaines mères allaitent ici depuis qu'elles ont droit de confier leurs petiots à la pouponnière spécialement affectée pour elles dans l'aile droite du bâtiment. Chaque femme compte. L'intendant militaire les recrute à tour de bras. Cette année, la France est devenue un immense chantier. Comme je l'ai compris, il fait meilleur travailler pour la Défense nationale, on gagne plus que les trois ou quatre centimes des usines privées. Bien sûr, on perçoit moins que les hommes. Les chefs d'entreprise, ils n'ont pas eu le choix, il a bien fallu qu'ils acceptent ces hordes de femmes ignorantes. Il paraît qu'il a fallu au moins dix circulaires du ministre de la Guerre pour les obliger à recruter davantage de femmes. Ces chiens nous surveillent à la cantine, des fois qu'on emporterait des plats pour nourrir nos familles. Heureusement, parfois, on échappe à la vigilance des cuisinières, et même Louise ferme les yeux.

Louise, d'ailleurs, qui a l'air si fatiguée ce matin. Léonie m'a appris qu'un de ses mômes était malade, la coqueluche, paraît-il. Pourvu qu'il s'en sorte. J'ai de la peine pour mon chef. Je vois ses yeux rouges et ses cernes qui lui mangent le visage. On a décidé de se cotiser avec les filles pour le docteur. Par chance, on s'entraide. Bien sûr, c'est pas tout le monde. Ce milieu de femmes, parfois je le déteste, beaucoup se tirent dans les pattes pour un oui ou pour un non, la jalousie la plupart du temps. Et on a intérêt à ne rien emporter de précieux ici, surtout pas de bijoux ; les vestiaires sont constamment fouillés. Mais, sur notre ligne, ça va, à part une ou deux pestes, on s'entend bien et on s'épaule. Ça fait chaud au cœur. Alors oui, Louise, on va l'aider. À midi, j'ai déjà récolté de quoi faire déplacer le docteur au moins deux fois. Quand, le soir, Louise a tourné les pièces entre

ses doigts, son pauvre sourire, comme un baume sur sa douleur, nous a émues plus que n'importe quel merci. Et le lendemain, quand on a su que son petit était sorti d'affaires, alors, dans la cour, en débrayant, on a ouvert une bouteille de vin. Excitées comme des gamines, on se l'est passée du goulot aux lèvres, toutes affairées autour de Louise et de sa joie.

Nos jours passent ainsi, entre rires et larmes, même si les larmes gagnent la course le plus souvent, mais on s'accroche à tout ce qui peut nous enduire le cœur de petits bonheurs quotidiens.

Chacune a son rôle. Jeanne nous raconte les potins de l'usine ; Léonie, ses conquêtes amoureuses ; et moi, je leur récite des poèmes. Car, la poésie, je l'ai attrapée comme un virus à l'école, et dès lors, je m'emploie à le refiler aux filles pour agrandir leur vie.

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais... C'est mon extrait du matin, l'*Aube* d'Arthur Rimbaud. Ses poèmes, mes préférés, roulent leurs mélodies du fond de ma gorge pendant qu'en cadence j'effectue ces gestes mécaniques. Leurs répétitions nous blessent les poignets, mais plus c'est douloureux, plus je me réfugie dans la beauté des mots. Alors, suit la *Comédie en trois baisers*, que je connais par cœur, et mes compagnes d'infortune me sourient sous l'effort pendant ma longue déclamation. Beaucoup sont illettrées, mais il n'est pas besoin de savoir lire pour éprouver la mélodie sensible des mots. Chacune prend ce dont elle a besoin. Parfois, rien. D'autres fois le ciel et ses constellations tout entières.

Jusqu'à la mort de mon père, j'ai eu la chance de fréquenter l'école communale. Ces années ont été une porte ouverte sur le monde, et la lecture, la cabane que je me suis construite à l'intérieur de moi. On ne vous dit jamais que la vie, ça s'apprend, ça s'éprouve, que ça ne sera jamais facile. Eh bien, moi, très jeune, j'ai eu l'intuition du combat qui m'attendait, et j'ai su aussi que, parfois, un sourire, un beau texte, une fleur, apaisent comme personne. C'est une chance, et Léon, je le lui apprendrai, je n'ai que cela à lui offrir en héritage. C'est déjà beaucoup.

C'est à lui que je pense encore dans ce train alors que ma destination approche. Je vais retrouver aussi ma mère, mes oncles et tantes, mes

cousins, les voisins et amis, ce village qui m'a vu naître, ces gens rustres aux cœurs qui débordent.

Ça y est, j'y suis. Sur le quai, je l'attrape des bras de ma mère et je couvre Léon de baisers mouillés. J'écrase mon nez contre ses joues rondes, je le serre contre moi à l'étouffer et des larmes inondent mon visage. Comme il a changé en un mois, c'est un bel enfant vigoureux. Il a les yeux de son père, mais je ne veux pas convoquer la tristesse. Non, aujourd'hui, c'est le retour à la joie, je vais profiter de mon fils et de ma mère, me laisser remplir de leur tendresse. Plus tard, le soir, je raconterai l'usine, les filles, mon lit sous les toits dans ce bâtiment en tôle aux murs lézardés qui avale chaque soir une horde de travailleuses fatiguées dans ce dortoir de fortune. Je raconterai aussi ces repas partagés dans la cuisine collective, ces éclats de voix, ces bruits de casseroles et de gorges quand celles-ci ne sont pas nouées. Et les lettres que nous nous lisons parfois, tard le soir, ces lettres de nos hommes, sans une plainte, alors qu'entre chaque mot nous devinons la béance de leur solitude et la peur qui nouent leurs poitrines. Bien sûr, on garde pour nous les mots doux et coquins, nos secrets les plus intimes, comme des bijoux précieux dans un écrin de velours. Pour le reste, on comprend que cette guerre s'enlise. On se console comme on peut. Parfois, c'est trop dur, alors l'une ou l'autre éclate en sanglots, et on tapote un bras ou l'on étreint une épaule. Certaines prient, elles n'ont pas trouvé mieux que Dieu pour sécher leurs larmes.

Jean m'a dit dans sa dernière lettre qu'il a changé de tranchée et troqué son premier abri contre un autre où parfois le soleil s'invite. La nuit, les fusées éclairantes illuminent l'horizon, il veut croire une seconde à un feu d'artifice. Il me raconte aussi les marmites, ces obus de cent cinquante millimètres qui libèrent leur fumée noire et puante dans leur direction, mais aussi à plusieurs centaines de mètres à l'arrière. Le pire, c'est l'ennui, le jour et la nuit, assis ou allongé contre un sac, à part une promenade de vingt mètres de temps en temps le long d'une demi-section. Les hommes se font l'effet d'un « rempart de poitrines vivantes », comme ils disent dans les journaux. Il ajoute qu'il n'a pas froid aux pieds grâce à sa couverture ni aux mains grâce aux gants qu'il conserve même pour écrire. Je sais aussi qu'il mange bien avec les boîtes de galantine au poulet que j'arrive à lui faire parvenir. Ça me console, mais je sais qu'il se nourrit surtout de mes lettres,

il les attend avec autant d'impatience que j'attends les siennes. Et il n'omet jamais de me rappeler qu'il se languit de moi et de notre petit Léon. Dans sa dernière lettre, il m'a dessiné sa tranchée, un fossé assez profond pour y installer des hommes debout, avec la terre enlevée mise en parapet. Des abris pour trois ou quatre hommes y sont construits avec des poutres ou des rondins, voire des plaques de tôle ondulée qu'ils rapportent des usines. Ils recouvrent les toits de terre pour les protéger des obus. Jean se trouve près de Bâle. Il finit par me confier qu'il ne serait rien sans moi à cette heure, et que c'est là, dans ce trou, qu'il réalise combien il m'aime.

On me pose beaucoup de questions sur l'usine et j'y répons en détail, le pays réclame cent mille obus par jour et la cadence devient effroyable. Certaines d'entre nous portent des centaines, voire des milliers de kilos par jour. Nous sommes éreintées et nous condamnons le bénéfice que réalisent certains patrons sur la vente de ces armes au prix de notre santé, car de plus en plus d'ouvrières s'empoisonnent avec de la mélinite. Sinon, je leur expose les étapes de la fabrication, l'emboutissage, le dégrossissage, l'ogivage, la trempe, le finissage, le contrôle et enfin le ceinturage auquel je suis affectée. Alors, oui, nous sommes plutôt bien payées, mais notre usine, comme toutes les fabriques d'armements, demeure la cible des Allemands. Les miens m'écoutent les bouches ouvertes, et je lis la fierté dans leurs yeux. Pourtant, la campagne n'a rien à envier à la ville, ici, les femmes ont repris la terre avec courage, et elles cultivent et récoltent à mains nues. Malgré son âge, ma mère aussi aide aux champs, et entre le labeur de la terre et l'éducation de Léon, elle ne ménage pas ses forces. Je lui suis reconnaissante d'avoir accepté de me garder Léon pour que je puisse gagner ma vie à la ville, et j'espère pouvoir mettre un peu d'argent de côté pour le retour de Jean. Avant la mobilisation, nous rêvions de nous acheter notre petit lopin de terre et de nous affranchir du joug de ses parents. Bien sûr, le père de Jean voit d'un mauvais œil notre désir d'émancipation ; chez eux, la terre se donne. Seulement, nous n'avons pas la patience d'attendre, nous voulons dégoter notre maison, et tant pis si c'est une mesure, nous la retaperons et nous défricherons le terrain pour y construire et y agrandir notre nid. Parce que, Jean et moi, nous voulons plusieurs enfants, nous voulons entendre des rires résonner dans la cour et former une belle équipe tous ensemble. Un jour, la guerre cessera, et je m'accroche à cet espoir pour

tenir à l'usine, comme toutes les autres femmes. Nos rêves nous aident à rester debout de longues heures devant notre poste à relever, à tour de bras, la cloche dans laquelle nous déposerons encore des milliers d'obus.

Pour l'instant, je n'y pense plus. Léon court et babille autour de moi, il sait dire quelques mots maintenant, il me montre du doigt les animaux de la basse-cour et les oiseaux qui prennent leur envol. Il s'accroche à mon cou, et je ne me lasse pas d'admirer ses cuisses et ses bras potelés. Mon petit d'homme, j'use mes yeux à l'admirer et mes lèvres à l'embrasser. Je ne veux pas penser que, demain déjà, le train m'aspirera durant de longues semaines éloignées de lui pour me recracher dans les feux des forges.

OceanofPDF.com

Je n'ai pas reçu de lettres de Jean depuis quinze jours, alors que Léonie ou Paulette en reçoivent parfois plusieurs dans la même journée. Mon ventre se tord, et Louise me force à boire ma soupe chaque soir entre mes sanglots. Les filles me réconfortent comme elles peuvent et chantent sur la ligne de production pour m'aider à me détendre. « T'inquiètes pas, Fernande, elles me disent, ton homme il est en opération en ce moment, dès qu'il pourra, il va te donner des nouvelles ! » Seulement, ma gorge est lourde comme du plomb et, par moments, ma respiration s'y bloque, et les odeurs d'éther n'y sont pour rien. Dans sa dernière lettre, Jean se trouvait à Villers-Brûlin et me confiait qu'il devait bientôt changer de place et succéder aux chasseurs à pied à la caserne d'Hersin. C'était plutôt une bonne nouvelle, il allait réintégrer pour un moment la vie de caserne, et donc profiter d'une mise au repos. Alors, je dis aux filles qu'il devrait avoir plus de temps pour m'écrire malgré les exercices du matin et du soir. Seulement, je ne suis pas dupe, cela augure un entraînement pour la prochaine offensive. Est-ce à dire que cette offensive est arrivée plus vite que prévu ? Je rumine du matin au soir, et parfois la colère détrône la tristesse. Quelle absurdité, cette guerre, rien n'en sortira de bon ! Notre pays condamne sa génération sans plus d'espoir d'unité nationale ; la mort de Jean ne servira aucune cause, et surtout pas celle qu'il aurait choisie librement. Au front, la situation semble tellement fouillis. Jean m'a écrit qu'un Alsacien expatrié de Colmar se bat pour la Belgique, et ses frères, pour l'Allemagne, et donc qu'il combat sa propre fratrie, c'est à n'y rien comprendre ! Mais je garde mes idées pour moi, il ne fait pas bon colporter des thèses antipatriotiques en ce moment, et je tiens à mon poste. Je sais que Louise aussi en est revenue de la gloriole nationale. Depuis la mort de son mari, elle nous épargne ses discours patriotes, et je lui en suis reconnaissante. Pourtant, elle sait défendre des causes, elle a intégré le comité de surveillance des droits des ouvrières et œuvre pour de meilleures conditions de travail. Depuis, le chef, il ne l'a plus à la bonne, j'ai peur qu'il s'en débarrasse. Et moi, Louise, j'ai besoin d'elle, c'est la seule qui m'aide à tenir depuis que je me morfonds sur le sort de Jean. L'autre soir, elle m'a trouvée dans un état tellement piteux qu'elle a voulu dormir auprès de moi.

Je l'ai laissée faire, et elle a caressé mes cheveux jusqu'à ce que je m'endorme. Quand nous nous sommes réveillées, j'étais un peu gênée, mais elle, non, elle m'a adressé un grand sourire et s'est levée pour nous préparer un café. Je sais que certaines filles ont jaser, je l'ai vu à leur façon de nous regarder de travers. Qu'elles ne croient pas que j'en suis, ah non ! Moi, j'aime pas les femmes, enfin pas comme ça, et puis seul Jean prend toute la place dans mon cœur, même si, je l'avoue, j'ai un petit faible pour Louise. Je la trouve jolie avec ses yeux gris-vert et sa chevelure auburn, et puis, contrairement à moi, elle est grande et sa blouse bien cintrée lui dessine de beaux seins. Elle ne passe pas inaperçue aux yeux des hommes, et même à ceux des femmes, et surtout elle dégage une autorité naturelle qui invite au respect. Depuis un moment, un certain Félix lui fait du gringue, mais, elle, elle s'en fiche royalement ; l'autre jour, elle l'a envoyé paître, avec tact ; mais quand même, c'était net et précis. Je l'envie, j'ai jamais réussi à m'imposer comme elle. Même si je défends mes idées, j'ai tendance à me laisser manipuler. Ça me vient de ma place dans la fratrie, il n'est jamais bon d'avoir grandi entourée de grands frères qui vous ont grignoté tout l'espace. Par contre, malgré mon caractère docile, je combats l'injustice, et il est hors de question de cautionner le patron s'il lui vient l'idée de se débarrasser de Louise. C'est un chef de ligne tout de même ! Et malgré ses responsabilités, elle a toujours été juste avec nous. Je leur ai dit, aux camarades : « Attention, il faut pas laisser faire ça, les filles, hein, il faut l'avoir à l'œil, le patron ! » À part attendre des nouvelles de Jean, c'est tout ce qu'il me reste en ce moment, veiller à ce que tout tourne droit dans cette usine. Loin des sifflements d'obus, ceux-là mêmes qu'on s'évertue à produire par millions pour le malheur de notre santé et, on l'espère, de ces bâtards de Boches.

Les Boches justement. Combien Jean a-t-il été obligé d'en tuer ? Je frissonne à cette pensée.

Quoi de plus absurde qu'un homme qui tire sur un autre ? Ne sommes-nous pas tous identiques ? Pourquoi donc faut-il toujours qu'on nous oblige à nous différencier ? Pour défendre quoi ? J'entends souvent Louise parler ainsi, lors de nos longues conversations le dimanche, quand la plupart des filles se rendent à la messe. Nous, nous préférons rester allongées l'une à côté de l'autre sur mon lit en ferraille, à refaire le monde. En effet, Louise

ne peut pas rentrer chez elle aussi souvent qu'elle le voudrait, elle aussi confie ses enfants à sa famille – la plupart d'entre nous habitent à des kilomètres de l'usine – et, comme moi, elle arrive de la campagne. Elle, c'est la Beauce ; elle aime me raconter les champs de céréales à perte de vue, elle dit que c'est le grenier de la France, et que sa famille se saigne là-bas plus qu'ailleurs pour nourrir les soldats. Enfin, on parle de beaucoup de choses, mais jamais de la mort d'Auguste. Auguste, c'était son mari. Elle sait comme personne la peur que j'éprouve depuis que les lettres de Jean n'arrivent plus. Elle me rassure, je le saurais désormais si Jean était mort au combat. Un de ses camarades m'aurait rapporté la nouvelle ou l'officier payeur du régiment m'aurait retourné ses effets. Louise pense qu'il doit être blessé et sécurisé à l'arrière, dans un hôpital de campagne.

Alors, moi, depuis, je ne pense qu'à ça, à l'idée qu'il est vivant, qu'il souffre d'une blessure, mais qu'il s'en remettra. Seulement, si cette blessure l'empêche de m'écrire, c'est qu'elle doit être suffisamment grave, non ? Alors, je rêve d'enfiler le voile blanc et d'aller secourir mon mari, quel que soit l'endroit où il se trouve. La nuit, dans mes cauchemars, Jean a le visage défiguré, le corps souillé de sang et de terre, et j'entends sa poitrine siffler sous l'effet dévastateur des gaz qu'il a inhalés dans son trou à rats. Parfois, je me réveille en hurlant, et Louise doit longtemps caresser mon front d'un linge sec pour m'aider à me rendormir.

Heureusement, les lettres de ma mère m'apportent des nouvelles consolatrices, car mon Léon pousse comme une belle plante. Là-bas, chez les miens, il respire le bon air, mange des produits de la ferme et galope dans les pâturages. Il me réclame parfois, paraît-il. Il sait dire *maman* désormais, et j'ai hâte d'entendre ce mot magique sortir de ses lèvres rondes et charnues, les mêmes que son père. Dans dix jours, je pourrai le rejoindre et m'enivrer de son odeur de paille et de lait. Que pourrais-je lui dire d'autre sur son père, si ce n'est qu'il se bat héroïquement pour notre pays ? Que son papa pense à lui et l'aime, et qu'il va bientôt revenir ? À ces pensées, ma poitrine se soulève et des sanglots s'étouffent dans ma gorge, alors que je ceinture sans relâche, à la chaîne, ces foutus obus. Tout à l'heure, l'équipe de nuit nous remplacera, car désormais l'usine tourne à plein régime vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et il n'est plus question d'interdire le travail de nuit pour les femmes. La guerre oblige à

abandonner tous nos droits, dont ceux relatifs à l'insalubrité, alors que nous travaillons dans les gaz et les fumées toxiques, au contact de produits corrosifs. Sans compter que nous sommes mises à la consigne si nous parlons à nos camarades. Heureusement, Louise nous protège tant qu'elle peut, mais je vois bien que le chef la harcèle de plus en plus, et qu'il lui faut user de mille stratagèmes pour nous rendre la vie plus douce. Il la convoque dans son bureau, et chaque fois qu'elle en sort, son visage nous apparaît grave, je n'imagine même pas ce que ce sale type lui a balancé comme ordures à la figure. Mais j'évite de croiser son regard quand elle réintègre son poste, je respecte sa fierté. Je replonge dans mes ruminations, Jean, son silence, cette angoisse qui me laboure le ventre. Je laisse couler mes larmes, personne ne peut savoir si elles me viennent des fumées ou du cœur, sauf mes tendres Léonie, Paulette, et Louise, oui, toujours Louise, comme un baume à l'âme. Avant c'était la poésie, mais je crois bien que j'ai tout oublié.

Les parents de Jean n'ont pas eu davantage de nouvelles de lui. Son père a tenté de se renseigner auprès du ministère de la Guerre et du service de la santé, mais sans succès. Il m'a assuré qu'il allait faire intervenir le maire du village, et, de mon côté, j'ai envoyé un courrier au caporal Maurice Lenglais. C'est le camarade de tranchée de Jean dont celui-ci m'a souvent loué les qualités. Seulement, voilà plus de quinze jours que cette lettre est partie, et je n'ai toujours aucune réponse à ce jour. Je désespère de revoir mon Jean, mais je m'interdis d'imaginer l'impensable.

La Croix-Rouge française pas plus que l'armée n'ont retrouvé Jean. Pourtant, il y a dix jours, j'ai enfin reçu la réponse de Maurice, son compagnon d'armes du 46^e régiment d'infanterie, 25^e compagnie. Celui-ci m'a certifié que, blessé à la jambe, Jean avait été évacué il y a quatre semaines de cela dans l'un des hôpitaux militaires à l'arrière dont il ignore la position exacte. Jean a été touché par une balle ennemie en opération de rase campagne, et non dans les feux des tranchées. Sa vie n'est pas en danger, m'a-t-il certifié, et depuis, l'étau qui écrase ma poitrine s'est un peu desserré. Mais alors, comment se fait-il qu'aucune trace de Jean n'ait été retrouvée dans les registres des services hospitaliers ? Peut-être se trouve-t-il au poste de secours d'une église de village ou accueilli par une de ces associations catholiques qui suppléent aux dispositifs sanitaires de l'armée. Pourquoi Jean ne donne-t-il plus de ses nouvelles, serait-il retenu en otage par le camp ennemi ? Dès lors, ces questions tournent sans cesse dans ma tête. Ces présumées disparitions se multiplient, paraît-il, et une grande confusion règne. Léonie m'a rapporté que son beau-frère avait été enterré avec les honneurs de la guerre au cimetière de Trèves, alors qu'en réalité, prisonnier, sa plaque avait été trouvée sur le corps d'un autre. Sans compter tous ces pauvres bougres qui deviennent amnésiques à force de subir autant d'horreurs. Louise veut croire au meilleur et m'exhorte à rester confiante, elle se persuade qu'une explication m'arrivera sous peu. Seulement, les semaines passent, et je ne vois rien venir.

Heureusement, je n'ai perdu aucun de mes frères, et je reçois régulièrement de leurs nouvelles. S'ils savaient qu'à chacune de leur lettre mon cœur s'emballe, espérant reconnaître sur l'enveloppe l'écriture de Jean, et qu'alors une profonde déception m'envahit. Bien sûr, je leur réponds, mais chaque ligne écrite fait trembler mes mains. Jamais je ne leur livre le poids de mon cœur, ils ont bien assez de tourments là où ils se trouvent. Non, pour pleurer, je me réfugie dans les bras de Louise, et ils doivent être bien fatigués de me supporter, mais, maintenant que j'en ai pris l'habitude, je ne peux plus m'en passer. De ses bras, mais aussi de sa voix qui me berce, de ses attentions quotidiennes et de ses sourires

d'encouragement quand je plie sous le poids de mon pont, à force de me cambrer les reins. Il y a quelques semaines, j'étais encore fraîche, mais, à force de m'inquiéter, j'ai perdu mes couleurs ; je suis aussi fragile qu'une coque vide. Même le chef me voit dépérir, mais, lui, il s'inquiète pour son rendement ; si je continue à flancher, je parie une pièce qu'il va me licencier avant la fin du mois. Alors, je bombe la poitrine, je redresse la tête et me concentre sur mes gestes. Il faut que j'arrête de me plaindre, de ruminer ma peine, et que je revienne au visage lumineux de Léon, au souvenir frais de son petit corps contre le mien. Je l'ai revu il y a quelques jours, et même si j'avais le cœur gros, il a réussi à m'arracher un sourire quand, tout affolé à courser une poule, je l'ai retrouvé à quatre pattes dans une flaque de boue. Car les orages du printemps ont rincé le pays. Les miens se préparent aux moissons. Je ne pourrai pas les aider cette année encore. Je m'en veux, mais j'ai trop besoin de l'argent de l'usine, même si avec le temps je doute de plus en plus que mon rêve de propriété se réalise un jour. Louise me dit de continuer à espérer, oui, assurément, Jean est retenu dans un camp de prisonniers. Cette guerre finira bien par cesser. Que Dieu l'entende ! Seulement, pour l'instant, il semble nous avoir tous abandonnés. Et puis, les curetons et les bigotes m'écœurent. Ils sont partout. L'autre jour, un abbé a même béni l'usine, car on n'oublie pas qu'à la moindre étincelle, celle-ci pourrait sauter, et nous avec. En Angleterre, c'est arrivé à cause du TNT, cet explosif qui rend la peau et les cheveux jaunes, sans compter les rhumes, les maux de tête et les toux qu'il occasionne. Pendant ce temps-là, on nous dit qu'on est héroïques. Le général Joffre a déclaré que « si les femmes qui travaillent dans les usines s'arrêtaient vingt minutes, les alliés perdraient la guerre », ce n'est pas rien quand même ! Si le chef n'a pas encore renvoyé Louise, c'est parce que chaque femme compte, et ça, on l'a bien compris. Sauf qu'il s'agirait de nous protéger un peu mieux. J'ai donc fini par la rejoindre au syndicat, et nous sommes de plus en plus nombreuses à le faire, car beaucoup de nos camarades tombent malades. Bientôt, nous mourrons autant que les hommes sur les champs de bataille, et que dire des usines privées qui sont moins contrôlées que les nôtres ; les femmes ont de la chance si elles tiennent dans cette folie d'engrenages et de courroies qui tournent et leur giclent produits toxiques et eaux savonneuses dans les yeux. Les machines ressemblent à un monstre qui s'ébroue. D'ailleurs, des mouvements de grève commencent à se manifester dans tout le pays, des

cousettes, mais aussi des munitionnettes comme nous, alors que les ouvriers ne bougent pas. Tu parles, ils gagnent bien assez, et on leur pique pas leurs jours de congé ! Il paraît qu'à Paris il y a eu du grabuge à la gare de l'Est et qu'elles criaient toutes : « Rendez-nous nos maris, à bas la guerre ! »

Et moi, qui me rendra mon Jean ?

OceanofPDF.com

Bientôt deux ans et demi que je n'ai pas revu mon mari. Les saisons défilent et avec elles, s'estompent les souvenirs des traits de son visage. Je m'en veux de commencer à l'oublier un peu, d'attendre le retour de Louise chaque soir au dortoir. Comme si rien d'autre qu'elle ne comptait aujourd'hui. Elle et Léon. Elle est d'accord pour m'accompagner avec ses deux plus jeunes fils à la ferme pour Noël. Ma mère ne voit pas son arrivée d'un bon œil, elle dont on vante d'habitude l'hospitalité. Elle me dit que je m'attache trop à cette fille, que ce n'est pas bon cette amitié, que ça va jaser au village. Je me fiche bien du qu'en-dira-t-on, comme si on ne souffrait pas assez, il faudrait se priver du peu de consolation qu'on a ? Qu'ils aillent au diable, tous ! Avec Louise, ce sera la joie assurée, les rires, les chansons, les promenades dans les sentiers à lui réciter mes plus beaux vers, la course dans les champs avec les enfants, et puis la messe de Noël, avec ses prières mêlées aux miennes pour le retour de Jean. Car bien sûr, même si je m'habitue à son absence, je ne l'oublie pas, et les traits du visage de Léon me rappellent à lui chaque jour davantage. Je le devine aussi dans le regard du père de Jean et à travers l'ovale du visage de sa mère, quand il m'arrive de leur emmener Léon. Mais j'évite autant que possible mes beaux-parents parce que leur peine me déchire le cœur. Surtout sa mère, qui pleure dans mes bras chaque fois que nous évoquons son souvenir. Je crois qu'elle ne se fait plus aucune illusion sur le sort de son fils, et cette évidence que je lis dans ses yeux m'est insupportable. Alors, oui, je n'aime plus aller les voir. Si Jean le savait, il en serait contrarié, car il leur est très attaché. Ils se raccrochent à Léon, le gâtent beaucoup, ils lui parlent de son père, et mon petit commence à bien comprendre maintenant. L'autre jour, il m'a demandé de voir une photo, mais une autre que celle de notre mariage sur le buffet de la salle à manger. Alors, je lui ai sorti celle où, son père et moi, nous pêchons au bord de la rivière, avec les éclats du soleil qui donnent des reflets blancs à l'eau et de l'éclat à mes cheveux. Celle où Jean m'entoure l'épaule de son bras avec son amour qui traverse son sourire, et moi, exhibant mon ventre rond, radieuse. Une femme d'un autre temps. Du temps de l'insouciance, de la vie qui nous déroulait son tapis rouge. Mais

un autre rouge s'est répandu dans les sillons des plaines du Nord, un rouge sang vif qui n'a cessé de couler depuis.

Par manque de place, ma mère s'est résolue à nous faire dormir dans la même chambre avec Louise, et les enfants dans celle d'à côté, l'ancienne chambre de ma grand-mère Léone. Celle-ci n'aurait jamais accepté d'accueillir une étrangère, les temps changent et je suis reconnaissante envers ma mère d'avoir su combattre ses préjugés. Mon bien-être et celui de Léon lui sont essentiels, au fond, son cœur est le plus gros d'entre nous. Surtout, elle comprend qu'en ces temps de douleurs il faut laisser place à la joie. Les rires des enfants égayent toute la maison, du sous-sol au grenier, enfin la vie tourbillonne, et Léon saute dans les airs avec ses nouveaux compagnons. Elle leur cuisine ses tartes et les gave de confiture, les emmène traire les vaches et les autorise à boire le lait à même le pis. Pendant ce temps, avec Louise, nous battons la campagne, les jupons relevés, on marche des heures sur les sentiers et dans les bois, et on étanche notre soif à la rivière. Parfois, trop fatiguées par notre marche, on s'allonge sous un saule, et on regarde la lumière filtrer entre les branches. On écoute les chants des oiseaux, le bruissement des feuilles, le clapotis de l'eau, et, dans ce temps suspendu, on oublie le rugissement des forges, le brasier des machines, les claquements métalliques. Nos cœurs battent à l'arrêt, nos souffles vibrent d'un calme inconnu qui régénère nos muscles. Et c'est dans un de ces instants immobiles qu'un jour Louise pose ma main sur sa poitrine. J'y décèle d'abord des battements paresseux, puis de plus en plus vifs à mesure que ses doigts glissent le long de mon ventre. Nous ne convoquons pas les mots, juste ces gestes lents et doux, hésitants d'abord, puis dirigés, fouillant les surfaces sensibles de nos peaux. Quand elle caresse ma joue, puis attire mon visage vers le sien, alors je lui offre mes lèvres, qu'elle avale goulûment. La douceur laisse place à la tempête qui soulève nos corps, comme deux affamées qui ont attendu trop longtemps d'être enfin rassasiées.

Nous rentrons étourdies et encore tout hébétées de ce que nous venons de vivre. Et quand, sur le chemin du retour, le clocher au loin nous apparaît entouré de ses premières habitations, nous lâchons nos mains avec regret. Je jurerais, au regard prolongé de ma mère sur le mien, qu'elle a deviné. Mais, chassant d'un coup son malaise, elle nous invite autour de la table pour

nous servir la soupe. Comme si de rien n'était, l'ambiance reste joyeuse et les enfants, turbulents. Cette nuit-là, je préfère dormir sur un lit de paille dans la grange et, de la porte ouverte, je scrute longtemps les étoiles pour leur confier mon trouble. Puis je m'endors, emportant avec moi les visages solaires de Louise et de Jean.

La nuit suivante, avec Louise, nous finissons par sombrer dans le sommeil tandis qu'il faut nous rendre dès l'aube à la gare et quitter déjà ma mère et Léon. Louise descend à la gare suivante pour transiter vers Paris et y déposer ses fils, alors que je rentre seule à Lyon. Pendant que le paysage défile sous mes yeux, d'autres images se superposent dans mon esprit. La photo de mon mariage, les yeux soupçonneux de ma mère, le visage innocent de Léon, le corps abandonné de Louise. Et, tandis qu'en face de moi un poilu dort, son paquetage à ses pieds, d'un coup je n'arrive plus à contenir mes larmes, les laissant charrier leur flux de trahison et de culpabilité. Puis le soldat, réveillé par mes sanglots, m'observe d'un œil navré et pose délicatement sa main sur mon genou en signe de compassion. Lui comme moi n'avons plus les mots pour consoler nos peines. Ce silence de connivence dans le roulis du train nous berce jusqu'à l'entrée en gare. Et comme il faut bien continuer, quoi qu'il en coûte, il part rejoindre sa compagnie pour se battre quelque part vers le nord, alors que je réintègre l'usine pour lui fournir de quoi éradiquer l'ennemi.

Ce matin, en reprenant notre poste, une certaine gêne filtre à travers nos sourires timides. Comme si notre parenthèse enchantée ne pouvait survivre au chaos des presses et au feu incandescent des obus. Comme si seules l'haleine du vent dans les arbres et la douceur de notre lit de terre mousseux pouvaient retenir notre histoire. Alors, Louise et moi, nous essayons de nous concentrer sur notre tapis roulant ; nous le suivons du regard jusqu'à l'atelier suivant, nous observons les différentes étapes de l'ogivage, puis le filetage de pas de vis, le ceinturage ; ces gestes sans fin, adroits et rapides réalisés par ces centaines de monteuses dans ces travées électriques.

Que sommes-nous d'autre que des bras agiles et douloureux, des corps épuisés sans plus d'espoir d'ivresse ? Qui d'entre nous pourrait oser se consumer d'une passion dévorante dans ce climat où l'absence et la perte sont omniprésentes ? En jetant des regards à la dérobée à mes camarades, j'ai l'impression qu'elles ont toutes deviné ce que je ressens et qu'elles lisent en moi ce chapitre interdit. Mais, même à Léonie et Jeanne, je n'oserai jamais en parler. Non, décidément, notre secret restera scellé, nous le savons parfaitement, Louise et moi. Outre ce qu'il contient, ce qui me contrarie le plus, c'est l'emprise que pourrait avoir Louise sur moi si un jour Jean revenait. Oui, je l'attends encore. Il ne se passe pas un mois sans qu'un poilu ne rentre chez lui alors qu'on le croyait mort et enterré sous des tonnes de glaise. Cependant, certains ont perdu la tête, d'autres sont repartis aussitôt au front ou d'autres encore ont retrouvé leur femme dans le lit d'un autre. Moi, il me faudra porter mon secret comme on soulève une enclume, le traîner derrière moi sans répit, et en aurai-je le courage ? Aurai-je le courage d'oublier Louise, elle pour qui mon attachement grandit de jour en jour ? Et, de la même façon, pourrai-je me passer de Jean ? Car mon cœur balance entre les deux, et je n'y peux rien. Je n'arrive pas à me résoudre à la disparition de mon mari, mais s'il est encore vivant, qu'est-ce qui l'empêche de me faire un signe ? Il paraît que les prisonniers ont le droit d'écrire deux lettres par mois à leur famille. Je vois bien que Louise supporte de moins en moins de m'entendre parler de lui ; chaque fois, elle m'attire vers elle et pose ses lèvres sur les miennes pour ne plus avoir à écouter mon cœur se déverser pour lui. Mais je n'en démords pas, non, tant

que l'espoir m'habitera, je ne cesserai de convoquer la mémoire de Jean et d'implorer le ciel pour qu'il me revienne. Il faut que Louise se fasse à cette idée.

Les mois ont passé et, avec eux, une certaine tension s'est cristallisée entre nous. Maintenant, je sais qu'elle rêve que Jean ne revienne jamais, car l'autre jour nous nous sommes disputées à ce sujet. Elle m'a demandé de choisir entre un homme mort et elle, ça a été ses mots, les mots de trop, et la gifle est partie, spontanée et cinglante. Je ne me suis pas reconnue, Louise a reculé, stupéfaite, et je suis restée bouche bée. Louise va trop loin. Seulement, ces deux jours qu'elle a passés à me fuir ont été effroyables. La peur de la perdre m'a dévorée tout entière, je ne pouvais plus ni dormir ni manger, j'étais devenue une pauvre chose dégoulinante. Alors, Louise a fini par reconnaître que j'avais suffisamment payé pour ma gifle et, satisfaite de cette preuve incontestable de mon amour pour elle, elle m'a reprise auprès d'elle. Seulement, depuis, nous sommes un peu empruntées, chacune évitant de froisser l'autre, avec ce je-ne-sais-quoi de fêlure à l'âme.

C'est dans ce trouble dans lequel nous vivons depuis quelques semaines que la première nouvelle est tombée, suivie d'une autre qui s'est avérée pour moi fracassante. Le père de Jean est mort d'une embolie pulmonaire. Durant l'enterrement, mon beau-frère Clément nous a appris qu'un de ses amis caporaux avait retrouvé la trace de Jean dans le registre d'un hôpital auxiliaire géré par l'Association des dames françaises. Il s'agit d'un ancien hôtel qui se trouve à une dizaine de kilomètres de la dernière base connue de Jean. Un établissement qui n'accueille que quelques lits, et il est curieux que Jean n'ait pas été affecté à l'hôpital militaire de son rattachement. Seulement, Jean n'y est plus, alors a-t-il rejoint un établissement de rééducation, et lequel ? Rien n'a été spécifié sur son transfert. Cet ami caporal jouit d'une prochaine permission et a proposé de s'arrêter chez ma belle-mère pour lui exposer la situation. Malgré la tristesse que j'éprouve pour la mort de mon beau-père, seule la disparition de Jean m'obsède, au grand dam de Louise qui n'ose plus étouffer mon espoir de le revoir vivant. J'attends des nouvelles de ce caporal. Hélas, ma belle-mère n'a obtenu de sa visite que peu d'éléments probants pour notre enquête. Jean a été opéré de sa jambe droite et hospitalisé durant sept semaines à la suite des effets d'une gangrène. Les synthèses de ses soins journaliers ont été tenues par

une certaine Antoinette Volière. À défaut de retrouver Jean, serait-ce possible de retrouver cette infirmière par le biais de la Croix-Rouge ? Le caporal nous a promis qu'il se renseignerait auprès d'un chirurgien de sa connaissance.

Il a fallu attendre encore trois semaines avant que l'adresse de cet ange blanc ne nous parvienne. N'y tenant plus, j'avise Louise que je me rendrai à Béthune pour y rencontrer cette Antoinette. Dorénavant, elle est affectée à l'hôpital auxiliaire n° 47 de la compagnie des mines, et à coup sûr elle doit se souvenir de Jean ; elle a consigné pas moins d'une cinquantaine de rapports à son sujet. Alors, oui, c'est décidé, je me rendrai là-bas lors de mes deux prochains jours de repos. Cette femme pourra sans doute m'aider, c'est ce que je répète sans cesse à Louise malgré son air renfrogné, mais je bous d'impatience, et rien ne pourra me faire changer d'avis.

Demain, c'est le dimanche des Rameaux, et aujourd'hui, je devrais être en chemin pour la ferme afin d'y retrouver Léon et ma mère. Au lieu de cela, je voyage dans ce train qui traverse des plaines à perte de vue et je m'accroche à une autre femme que Louise. Je pense à cette Antoinette Volière qui a soigné mon mari durant de longues semaines. Je lui suis reconnaissante d'avoir suppléé aux gestes que j'aurais aimé prodiguer à Jean, lui laver ses plaies, les désinfecter, lui administrer un calmant et veiller à son confort. Le soulever pour mieux l'installer sur l'oreiller, lui sourire et lui apporter un bol de soupe. Bien sûr, moi, j'y aurais ajouté des baisers et des caresses, je l'aurais bercé comme un enfant pour le calmer et l'endormir. J'aurais séché ses larmes et exorcisé ses angoisses. Nous aurions convoqué les images de notre ferme, nos champs de blé sous le soleil couchant, et celles de nos enfants s'ébattant entre les épis de blé avant la moisson. Mais voilà, à ce jour, Jean n'est qu'un fantôme. Il ne fait qu'errer dans mes pensées, et je doute de serrer un jour encore contre moi son corps robuste de fermier. Et puis si par bonheur je le retrouve, retrouverai-je le Jean que je connais, ou les dégâts de la guerre me le rendront-ils en demi-portion, cul-de-jatte et à moitié fou ? Tant d'hommes reviennent ainsi, devenus des ombres d'eux-mêmes, faibles et muets, plus capables de rien si ce n'est de vider les tonneaux de vin de leur cave. Paraît-il, certains agneaux d'avant-guerre sont devenus des loups, battant femme et enfants, recrachant haine et frustration à la suite de tant de violence

éprouvée au milieu du chaos. Serait-ce possible que Jean soit devenu l'un des leurs ? Qu'il serait préférable qu'il soit mort ? Non, je ne veux pas y croire. Je veux croire à la vie. Je veux danser sous la pluie avec lui, caresser sa peau, avaler sa bouche, ouvrir mon cœur en grand, pour lui, mais aussi pour Louise, pour Léon, rire et réciter des poèmes sous la lune ; m'endormir entre mes trois amours.

Je m'aperçois que je divague dans les balancements de ferraille, dans ce wagon en bois au siège dur comme la pierre. Il faut revenir à la sagesse, à plus de gravité, à tout ce que cette fichue époque nous oblige à vivre. Accepter et se taire. Alors, j'inspire une grande bouffée d'air pour calmer l'angoisse qui m'étreint et me fait trembler tout entière. L'arrêt approche. Antoinette m'a dit qu'elle m'attendrait à la descente du train. Je l'imagine vêtue d'une robe taillée dans un drap blanc avec son voile, mais je ne peux me figurer tout ce que ses yeux ont vu de corps mutilés, ses oreilles entendu de cris d'agonie ou ses narines reniflé de chairs en putréfaction. Avant de descendre du wagon, alors que j'atteins le cale-pied, ces dernières pensées s'évanouissent dans l'espoir que cette femme saura me guider vers Jean.

Bien sûr, je la reconnais tout de suite. Le voile blanc, sa chasuble, la croix sur sa poitrine. Je me dirige vers elle, le cœur frappant ma poitrine. Elle me propose de la suivre jusqu'à un poste de secours installé dans un hangar jouxtant la gare. Nous entrons dans un bureau qui fait office d'infirmierie. Elle ne compte pas me conduire plus loin. J'aurais aimé qu'elle m'emmène à l'hôpital dans lequel elle avait soigné Jean, découvrir la chambre dans laquelle il avait dormi et souffert. Oui, j'aurais voulu fouler les sols des couloirs qu'il avait longés et traverser les pelouses du jardin sur lesquelles il s'était reposé. Le visage de cette femme, que j'avais imaginé chaleureux, est froid ; sa voix, revêche ; et ses gestes, brusques. Elle semble avoir dépassé la quarantaine, et ses yeux noirs me jettent des regards d'exaspération. Vraisemblablement, elle n'est pas ici de gaieté de cœur, l'intercession de notre ami caporal et de son chirurgien l'y a obligée. « J'ai tant à faire par ailleurs » me jette-t-elle au visage. Mais tout de même, une fois assises toutes deux de chaque côté du bureau, elle sort d'un cartable un dossier dont elle retire des feuillets pour les étaler devant elle. Ce sont ses fameuses synthèses. Elle lit pendant plusieurs secondes les premières pages, puis parcourt les suivantes plus rapidement. Oui, elle se souvient. Jean Lecrieur. Mon cœur cogne. « Une blessure sévère à la jambe », me dit-elle. « Oui, je sais, mais encore ? » Je trépigne à l'intérieur. « L'opération s'est mal passée, la gangrène a pris, il a fallu amputer jusqu'au genou. » Des larmes roulent sur mes joues. « Il y a eu aussi des complications pulmonaires, mais le traitement a fini par agir. » Elle me récite ses fiches, et j'ai envie de la gifler tant elle parle d'une voix monocorde et sans cœur.

J'imagine Jean abandonné à cette femme froide qui lui prodiguait des soins avec des gestes mécaniques, voire brutaux. Je baisse la tête pour reprendre mon souffle, elle peut me planter là sans plus de cérémonie et me taire des éléments précieux. Alors, docile, je continue à l'écouter, elle parle comme une encyclopédie médicale, « gangrène gazeuse due au *bacillus bellonensis*. Plaie suintante, œdème, des phlyctènes et autres sphacèles attestant la nécrose tissulaire, puis forte fièvre, délire... », la tête me tourne, je lui dis d'arrêter, je sais que Jean a souffert le martyre. Je demande : « Et après ? » Pour la première fois, elle se radoucit et me répond qu'il s'en est

sorti. Mais des mois de convalescence l'attendent. « Où ? » Elle ne sait pas. Sans doute dans un des centres de rééducation de la région. Je souffle d'un coup. Je viens de réaliser que j'ai roulé dans ce train une partie de la nuit pour que cette femme sans cœur n'ait rien d'autre à me confier qu'une longue litanie de symptômes douloureux que mon mari a endurés sans aucun témoignage de compassion. Devant mon visage qui s'empourpre, elle finit par m'annoncer qu'elle n'est alors qu'infirmière de jour. Une autre infirmière s'est occupée de Jean et, selon ses propres mots, celle-ci a fait preuve d'un comportement équivoque, restant plus que de raison dans sa chambre. Cette nouvelle me coupe la respiration je ne sais pas si je dois m'inquiéter ou au contraire me réjouir qu'une femme ait enfin offert à Jean un peu d'attention. Devant mon insistance, elle me décrit une soignante bénévole, comme il en pullule depuis le début de la guerre, une de ces rombières œuvrant comme dames de charité, qui se sont jetées au chevet d'hommes blessés pour pouvoir mieux les tripoter. J'ai de nouveau envie de la gifler. Mais j'insiste, je veux son nom. Elle hésite, puis chausse ses lunettes pour plonger de nouveau son regard dans un des feuillets. « Ah oui, voilà, me dit-elle, Alexandra Rasmanokov, vous voyez, une bourge, une étrangère en plus, attendez, j'ai une adresse. » Je retiens mon souffle. Elle me l'épelle et me l'écrit sur un bout de papier, dédaigneuse. « C'est dans les hauteurs de Béthune, me précise-t-elle, vous pourrez prendre l'autocar. »

Je suis bien heureuse d'être débarrassée de cette méchante femme. J'ai dû la remercier néanmoins, par égard pour l'ami de Jean, qui s'était démené pour la retrouver. Et puis, quand même, je pars avec un indice, une autre piste, une femme encore. À croire que seules les femmes peuplent cette terre désormais. Je pense à ma Louise, qui doit trépigner d'impatience et de jalousie de me savoir ici à la recherche de Jean. Et puis il me reste peu de temps pour poursuivre mon enquête. Alors, je décide d'aller chercher un hôtel pour la nuit avant de me rendre chez cette Alexandra.

Le concierge de l'hôtel me confie une clé une fois la chambre réglée, et je monte trois étages pour y déposer ma valise et souffler quelques minutes. J'ai dépensé une fortune sur mes économies, et je ne pourrai plus me permettre ce genre de folie. Je prie ma bonne étoile, à défaut du bon Dieu ; la matinée a été fructueuse, malgré son lot d'émotions. Il n'y a aucune raison pour que Jean soit mort s'il n'est pas retourné au front. A priori, ses

blessures nécessitaient des mois de convalescence, peut-être même des années. S'il a déserté, je ne donne pas cher de sa peau ; toutefois, je n'imagine pas qu'il ait pris un si grand risque. Plus j'y pense, plus j'ai le sentiment que quelque chose cloche. Jean ne semble pas plus se trouver dans le viseur de l'administration sanitaire que dans celui de l'armée. S'il n'a pas choisi de se cacher, qui aurait intérêt à effacer sa trace ? Et pour quelle raison ? Peut-être que cette garde-malade dont Antoinette Volière m'a décrit la nymphomanie pourra me mener vers la bonne voie. Je ne veux pas désespérer, je sens que je touche quelque chose, que ce mystère va bientôt s'éclaircir. Louise me dirait que je suis une idéaliste. Bien sûr, elle n'a aucun intérêt à ce que Jean sorte de sa tanière. Plus j'échafaude des hypothèses et plus celles-ci me paraissent folles. Et plus j'approche de cette demeure, moins j'imagine Jean endosser le rôle d'un espion ni les raisons obscures qui l'auraient obligé à se cacher. Ou alors, ces raisons sont suffisamment graves pour qu'il lui soit impossible de nous contacter sans prendre le risque de nous compromettre. Oui, Jean n'a pas eu le choix, il nous protège. La fin de la guerre, dont on commence à entrevoir l'échéance, apportera son lot d'explications. Je dois rester confiante. Pour me rassurer, j'imagine ce que cette Alexandra me rappellera du doux souvenir de mon mari.

L'autocar crache sa fumée noire et les quelques passagers que nous sommes tanguent sur les chemins caillouteux. Au loin, ce n'est que désolation. Les terres sont labourées par les engins de guerre qui foisonnent dans ce coin de France. La région a été décimée. Une grosse partie de la population s'est réfugiée vers des terres plus clémentes. Les champs sont stérilisés à perte de vue entre Arras et Béthune, et les beffrois sont restés debout par miracle.

Je descends au lieu-dit La-Fourche-du-Diable. Je ne veux pas le voir comme un mauvais présage. Bientôt, une belle demeure isolée se dresse fièrement devant moi. J'y suis donc. Une grille hostile empêche toute intrusion. Je décide de longer le flanc sud de la maison. Au bout de quelques mètres, un portail en bois m'apparaît, enfoncé dans une haie de buis et de ronces. L'entretien laisse à désirer. Cette bâtisse semble abandonnée. Je tire le fermoir, en vain, mais je sens que la porte pourrait céder facilement si j'avais davantage de force. Alors, sans réfléchir, je

balance un coup de pied. Je n'ai pas fait tout ça pour céder devant une planche de bois pourri. Une allée de sapins centenaires se prolonge sur plusieurs mètres avant d'exhiber une demeure du dix-huitième siècle décatie aux fenêtres partiellement fermées. Mes pas craquent sur le feuillage et les graviers. Je tremble un peu. Je me demande ce que je fais ici, à m'introduire comme une voleuse dans cet antre du diable. Louise dirait que je suis complètement folle, et je ne peux pas lui donner tort. Mais voilà, je suis là et je veux m'entretenir avec cette femme venue d'un autre monde. Que l'usine me semble loin d'un coup, avec sa horde d'ouvrières plus déguenillées les unes que les autres et dont je suis un pur spécimen. Ici, en foulant cette allée, j'y devine le faste d'antan, les carrosses et les belles dames qui en sortaient pour se rendre à la salle de bal tout auréolée de lustres incandescents. Elles dansaient, déployant leurs volants de mousseline ou de taffetas, des bijoux étincelants au cou et accrochés dans leur chignon. Tout en atteignant enfin les quelques mètres qui me séparent de la grande porte du perron, je me remémore mes rêves de petite fille quand, dans mes livres d'école, je m'évadais dans l'univers des rois et des reines de France. Quand je déclenche le cordon de la sonnette, mon cœur palpite jusque dans mes oreilles, et ma langue sèche se rétracte au fond de ma gorge, m'empêchant de déglutir.

De longues secondes s'écoulent, me laissant le temps de puiser le courage qui me manque dans les souvenirs du sourire de Léon, de la douceur de Louise et de mon amour pour Jean.

Puis la porte s'ouvre.

OceanofPDF.com

Elle m'observe, inquiète, m'explique qu'elle n'attend personne, me demande assez sèchement ce que je veux. Cet accueil ruine en une seconde l'énergie qu'il m'a fallu puiser pour arriver jusque-là. Sa beauté m'impressionne. Son port de tête, ses yeux de chat, son accent slave. Une distinction naturelle dans la voix. Mais vite je me redresse, elle comme moi sommes les mêmes, infirmière comme ouvrière, nous défendons la même cause, celle de tenir le pays alors que les hommes sont au front. Je le lui dis ainsi, sans préliminaires, *je viens pour un homme, mon mari, j'ai appris qu'elle l'avait soigné*. Je le cherche. Alors, hésitante, elle ouvre plus grand la porte et m'invite à entrer. Tout dans ce salon suinte la pauvreté, malgré la fierté des murs. Elle-même porte une robe dont elle a recousu par endroits les coutures et raccommode plusieurs fois les boutons ; mon œil avisé d'ancienne couturière ne me trompe pas. Comme si elle le devinait, elle tire sur les plis du tissu pour en lisser la tenue alors qu'elle me propose de m'asseoir dans un fauteuil en face d'elle. Pour commencer, elle me présente ses origines russes et m'explique qu'à cause de l'enlèvement de son pays dans la guerre son mari et elle se sont réfugiés dans cette maison appartenant à un cousin franco-russe, lui-même expatrié en Amérique avec femme et enfants. Son mari, militaire dans l'armée du tsar, est mort d'une urémie deux mois après leur arrivée en France en octobre 1914. Je devine qu'une telle désertion lui a sans doute épargné les représailles bolchéviques. Mais je veux que nous en venions au fait. Je veux qu'on parle de Jean. J'ai l'impression qu'elle tente une diversion pour éviter d'évoquer une situation qui la gêne. Pourquoi ? Alors j'insiste. Je lui explique ma rencontre avec Antoinette Volière. Son visage s'assombrit. Devient cireux. Est-ce parce qu'elle n'aime pas cette femme, ou recule-t-elle le moment de m'annoncer une mauvaise nouvelle ? Mon cœur recommence à tambouriner dans ma poitrine. Elle finit par me demander : « Jean comment ? » Elle retient les tremblements de ses mains, des larmes me montent aux yeux. Elle se lève pour aller nous faire un thé. J'interromps son mouvement d'un geste sec sur son épaule, je lui demande de se rasseoir, de me dire, là tout de suite, ce qui est arrivé à Jean.

Sa voix est blanche. Elle baisse les yeux. L'attente est insupportable. Mon pouls s'accélère, mais j'inspire profondément pour ne pas flancher. Je sais désormais qu'il est mort. Je le sais, j'attends ses mots, j'attends qu'elle me le dise. Je la supplie du regard. Alors, elle lève les yeux, des yeux dévastés, et me dit : « L'article 213. » Quoi, l'article 213 ? Mon regard lui jette des éclairs, elle précise : « Le code de justice militaire. Votre mari a été fusillé pour abandon de poste en présence de l'ennemi. » La gorge me brûle, un cri explose à l'intérieur de moi, mais aucun son n'arrive à en sortir. Pétrifiée, j'attends la suite. Ils ont cru à une mutilation, ils sont venus le chercher dans cette chambre. Elle était présente ; elle n'a rien pu faire. Un camarade l'aurait vu prendre son fusil et se tirer une balle dans la jambe juste avant l'assaut. Je la regarde. Je ne comprends pas. Elle poursuit. Elle soignait Jean déjà depuis plusieurs semaines. Il allait être transféré en maison de repos, l'un de ces centres de rééducation pour convalescents, qui prolifèrent à l'arrière du front. C'était un matin. Un matin ensoleillé de septembre 1915. Les hommes étaient épuisés. Depuis fin août 1914, de plus en plus de soldats désertaient. Il fallait faire des exemples pour le salut du pays. Car aucun repli n'était toléré, les généraux haranguaient leurs subalternes, « il faut tenir jusqu'au dernier, il faut réprimer impitoyablement ces défaillances, pour l'exemple, pour la discipline des combats futurs ». La décision a été exécutoire, sans appel et sans délai.

Et pourtant... Parce qu'il y avait un pourtant. Deux jours après l'exécution de Jean, le caporal Maurice Lenglais a avoué. Une dette de jeu. La division de Jean avait bu plus que de raison en cette veille d'offensive et lancé des enchères sur les différentes tactiques qu'entreprendrait leur commandant en chef. Maurice et Jean avaient parié ensemble ce soir-là, et Maurice, saoul comme un Polonais avait misé sa terre, le lopin qu'il venait d'acquérir quelques semaines plus tôt. Seulement, quand Jean, blessé le lendemain au combat, avait réclamé son dû six semaines plus tard par une lettre envoyée de cet hôpital auxiliaire, Maurice avait compris ce qu'il lui restait à faire. Celui-ci avait contacté une des connaissances de son père, un officier œuvrant pour un de ces conseils de guerre, ces cours martiales expéditives mises en place en septembre 1914 à la demande du général Joffre. Sa haute opinion des valeurs militaires lui intimait de révéler enfin la vérité sur le comportement antipatriotique du soldat Jean Lecrieur. Il en

allait de son propre honneur. Au bout de six semaines après ce délit, sa conscience, paraît-il, ne le lâchait plus. Elle lui enjoignait de se soulager auprès de son administration.

Je n'ai pas de mots pour vomir mon dégoût de l'attitude abjecte de ce soi-disant camarade. En réponse à ma lettre inquiète, il avait poussé le cynisme jusqu'à me taire le lieu où Jean avait été hospitalisé. La rage me fait serrer les poings autant que la douleur. Alexandra se tait, mais je vois à son air pitoyable, qu'elle semble souffrir autant que moi. Elle l'a connu un peu, c'est sûr, mais quand même, pas au point de m'offrir ce visage de mater dolorosa. Je tente de l'ignorer pour l'instant. Je comprends surtout que Jean était une victime innocente de cette broyeuse militaire, un homme sacrifié injustement d'une double manière. Il ne méritait pas de mourir non seulement pour l'exemple, mais encore moins à cause des allégations d'un simple troupier. Il m'est alors facile de comprendre pourquoi l'armée et sa complice sanitaire se sont employées à étouffer l'affaire. Tant d'hommes restent ensevelis sous les gravats, ils auraient peut-être poussé le bouchon jusqu'à finir par m'envoyer un jour sa plaque et ses honneurs militaires.

Seulement, un mystère reste entier. Pourquoi Jean n'a-t-il plus répondu à mes lettres dès lors que sa santé pouvait le lui permettre ?

Elle se fige. Sans doute redoute-t-elle davantage cette question plutôt que de devoir m'apprendre sa mort. Je le comprends au moment où ses yeux désolés traversent les miens. Cette culpabilité qu'elle porte en elle depuis le début de notre entrevue me saute désormais au visage.

Elle a aimé Jean. Elle l'a aimé de cette folie qu'il n'est donné à vivre qu'à peu de personnes ici-bas. Et alors que je devrais en être dévastée, je ressens un certain soulagement à l'idée qu'elle ait pu soigner mon Jean et lui offrir un peu de bonheur avant qu'il ne meure.

Alors, les mots suivants sont inutiles. Nous savons toutes les deux désormais. Elle les a toutes interceptées. Les lettres. Une fois écrites, Jean les lui confiait pour qu'elle se charge de me les expédier.

Cette fois, elle se lève et s'absente quelques secondes. Quand elle revient, ses mains tremblantes me remettent un paquet entouré d'un ruban. Elle n'en a décacheté aucune. Quand je prends congé, toute ratatinée, elle n'ose plus relever la tête, enfoncée dans son fauteuil.

Jean fera partie de ces soldats morts pour la France. De ces soldats dont on n'aura jamais retrouvé la dépouille. Toutes ces années, j'ai tu ce secret. Pour la mère de Jean, pour ma mère, pour Léon. Que pouvais-je faire, simple ouvrière contre ce mastodonte meurtrier ? J'ai appris en 1919 que Maurice Lenglais s'était pendu dans sa grange. Aujourd'hui, j'ai cinquante ans. Nous sommes à l'aube d'une nouvelle guerre. Je suis sur le quai de cette même gare où, vingt-cinq ans plus tôt, Jean rejoignait son régiment. La mobilisation, cette fois, m'arrache mon fils. Mon Léon et son merveilleux sourire. La folie des hommes n'est qu'un éternel recommencement. Cette fois encore, on dit qu'ils reviendront dans quelques jours. Je me doute que cette « drôle de guerre » n'en sera pas une.

Il me reste mes yeux pour pleurer. Et la main de Louise bien accrochée à la mienne.

OceanofPDF.com

REMERCIEMENTS

Je remercie mes proches, tout particulièrement mon mari, mes sœurs, mes enfants, mes beaux-enfants et mes petits-enfants, à qui je vole, parfois, des instants précieux à l'écriture.

Merci à Catarina Viti, autrice, pour son soutien et ses encouragements quand j'ai démarré ce projet.

Merci aussi à Céline, Fabrice, Nicolas, Mourad, Catherine et Cécile, mes amis de plume (mais pas que) et premiers lecteurs de ce texte. Leur fidélité m'est si précieuse !

Enfin, merci à Danielle et Jean-Philippe, mes éditeurs, de me permettre de rejoindre leur « famille » littéraire.

OceanofPDF.com

AUX ÉDITIONS SOUFFLES LITTÉRAIRES

Collection Grands souffles

Appelez-moi Camille..., Sylvie Grignon.

Elyane sous le toit, Laurence Jyl.

Dieu ne m'aime pas, Gabriel Kaluszynski.

Le peintre à deux doigts, S.H. Kovski.

Sanction, Pierre Tré-Hardy.

Gangrène, une histoire d'amour.

Collection Dernier souffle

Le crime se cache dans les détails, Jean-Luc Ithié.

Collection Souffles magiques

L'Appel du Massous, Tome 1 : Aona, Rexane LS.

Collection Souffles courts

Derrière la balle, Fabrice Boumahdi.

Ultima Thulé, An de grâce 536, Danielle Gourbeault-Pétrus et Nathalie Vignal.

Les tristes individus sont de drôles de types, Arnaud Pétard.

Collection Le souffleur

Odieux festin !, L.-J. Wagner.

Collection Souffles de verre

Éclats d'étoile, Adam Caspar-Yucel.

Collection Souffles partagés

Le Monde des Backpackers – Australie, Raphaël Paquereau.

Le Monde des Backpackers – Nouvelle-Zélande, Raphaël Paquereau.

Collection Premier souffle

Le Grand Alexandre et la Fourmi Magique,

Nicolas Cédras (auteur) et Viginie Rigail (illustratrice).

Collection À fleur de souffle

L'enfant des services secrets, Emmanuel Muzard.

OceanofPDF.com

Les Éditions Souffles Littéraires tiennent à remercier :
Julien, pour la partie infographie ;
Jean-Didier, pour les portraits des auteurs ;

Retrouvez toutes les informations sur notre site :
<https://souffles-litteraires.fr/>

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

© Éditions Souffles Littéraires, mai 2022.

8 rue Brillat-Savarin 75013 Paris

<https://souffles-litteraires.fr/>

ISBN : 978-2-49202-728-4

Dépôt légal : mai 2022

Couverture : © Julien Schwartz

Texte : © Laure Gombault

Le code de la propriété intellectuelle et artistique interdit toute copie ou reproduction destinée à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Table

Couverture

Page de titre

La Boiteuse

La Gardienne

La Munitionnette

Remerciements

Page de copyright

OceanofPDF.com